

## LA COURSE DE MA VIE

Au fil de ces pages, on découvre la vie d'un jeune Savoyard issu du monde paysan, qui va connaître la compétition de niveau national tout en suivant ses études au séminaire et, plus tard, en accomplissant son ministère de prêtre.

Comment concilier la parole du Christ : « Les premiers seront les derniers » avec la logique de la compétition ? Par l'évocation des différentes rencontres faites aussi bien dans son club qu'au centre d'accueil qu'il a fondé, le P. Pichon raconte comment il a vu sa foi transformée par le sport et la compétition.

Dans un monde où la loi du plus fort devient la règle, ce témoignage apporte un éclairage original. Il est une invitation à trouver dans le sport et la foi les armes pour affronter le monde d'aujourd'hui.

Ordonné prêtre en 1971, le P. René Pichon est actuellement curé à Aix-les-Bains (Savoie), et, depuis 1989, vicaire épiscopal.

*Signatures*



9 782204 044776

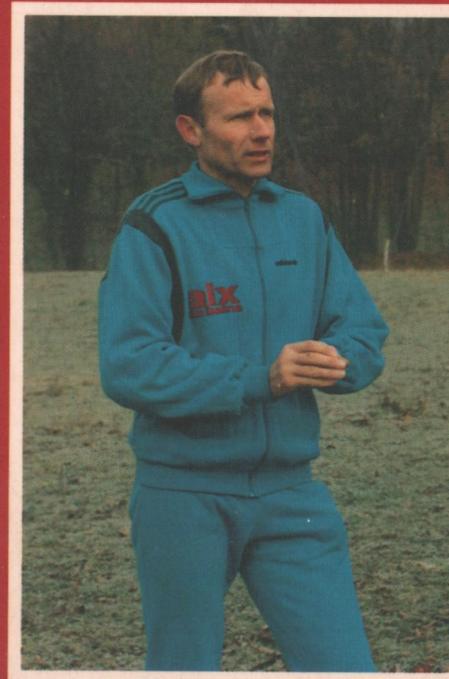
59 F  
ISBN 2-204-04477-6  
ISSN 1151-6291  
Photo : D.R.

René Pichon LA COURSE DE MA VIE cerf

René Pichon

# LA COURSE DE MA VIE

*Souvenirs d'un prêtre sportif*



cerf

RENÉ PICHON

LA COURSE DE MA VIE

*Souvenirs d'un prêtre sportif en Savoie*

« Signatures »

LES ÉDITIONS DU CERF  
PARIS

1992

## CHAPITRE PREMIER

### LA VOIX DES MAÎTRES

Tout a commencé un matin de mai 1959.

J'étais alors élève au collège de Rumilly quand, en pleine récréation, une voiture entra dans la cour du collège par la porte interdite, et suscita la surprise générale. Le surveillant s'approcha des visiteurs. Quelques minutes plus tard, il vint me chercher pour m'emmener jusqu'à eux. Je m'approchai, inquiet : s'agissait-il d'une mauvaise nouvelle ? Je voulais savoir qui conduisait. Dans mon village de Savoie, à cette époque, seul notre voisin avait une voiture. Je jetai un regard rapide sur le conducteur, un homme à l'aspect bourru, cheveux au vent, l'air autoritaire et décidé. À ses côtés, Robert Bogey en personne, le champion local au firmament de sa gloire, qui se permettait alors de rivaliser avec le grand Michel Jazy et les meilleurs coureurs du monde. Je ne l'avais jamais rencontré, mais régulièrement sa photo faisait la « une » des journaux et la fierté de toute la région aixoise. Un article lui avait été consacré quelques jours auparavant dans *Le Dauphiné Libéré* : on le voyait dans son village natal de Cusy. Il partait en courant, une fourche à la main, heureux d'aller faire les foins avec son frère.

© Les Éditions du Cerf, 1992  
(29, boulevard Latour-Maubourg  
75340 Paris Cedex 07)

ISBN 2-204-04477-6  
ISSN 1151-6291

Peut-être était-il désireux de justifier sa passion aux yeux du monde paysan ?

En effet, il y a trente ans, un paysan-champion dans la campagne savoyarde ne manquait pas d'étonner. Je n'eus pas le temps de parler, car le chauffeur déclara, sûr de lui, et sans me laisser le temps de répondre : « René, on a vu tes résultats aux championnats scolaires. Tes places en cross et tes temps sur 1 500 mètres sont plus que prometteurs. Tu es doué pour la course à pied, tu peux devenir un champion. Il faut venir courir avec l'équipe d'Aix, c'est Bogey qui t'entraînera. D'ailleurs, ta licence est prête ! »

Je ne savais même pas ce qu'était une licence. Je ne connaissais pas non plus l'homme qui m'interpellait. Je l'ai appris bien vite et souvent à mes dépens ! Il s'agissait du personnage le plus haut en couleur que j'allais être amené à rencontrer, le président fondateur du club d'athlétisme d'Aix-les-Bains : Monsieur Johannes Pallière.

Sa voix était connue sur tous les stades de France. Il ne parlait pas : il criait. Il prodiguait ses encouragements ou ses réprimandes avec une telle force et une telle liberté de parole que personne n'osait lui donner la réplique. Il avait suivi pas à pas la carrière de Bogey son poulain. Il l'avait découvert, formé, soutenu et porté au plus haut. Il était son entraîneur, son médecin, son gourou. Et voici que le maître de mon idole s'intéressait à moi !

Ce jour-là, Monsieur Pallière, que je n'ai jamais pu appeler plus familièrement, allait donner une orientation définitive à ma vie.

En pleine récréation, il m'avait donc kidnappé. Très

vite il décida de refaire mon âme. Il connaissait ma vocation. À plusieurs reprises dans les années qui suivirent, il déclara à ses amis de l'équipe : « Pichon veut se faire curé. Il faut lui enlever cette idée de la tête, sinon il n'arrivera jamais à rien et ne nous rapportera pas grand-chose. »

Ce n'était pas de l'anticléricalisme mais la conviction qu'éducation catholique et éducation sportive étaient incompatibles. Que de fois au cours des débats qui nous opposaient, n'avait-il pas haussé le ton en vociférant : « Gentil, gentil ! Avec ça, tu ne feras jamais rien dans la vie ! Pour réussir, il faut être méchant, il faut te battre, ne faire de cadeaux à personne... Si tu te laisses marcher sur les pieds, si tu ne joues pas des coudes au départ, tu te laisseras enfermer et la course sera perdue pour toi. Mais attention, ne mène pas pour autant : laisse les autres se fatiguer. Tu n'as aucune tactique pour réussir : sois malin, fais faire aux autres le travail, défends-toi, bats-toi, sois agressif. Toi, tu pars en course comme tu partirais à la pêche. Donne-toi du mordant, sois agressif ! Jette-toi dans l'arène ! »

Au début, je ne comprenais pas pourquoi il était si incisif dans ses propos. Peu à peu, j'appris à le connaître : ancien résistant, victime de la déportation, il n'aimait pas parler de ce passé douloureux. Tout juste savait-on au club qu'après avoir été un des plus jeunes agrégés d'histoire, il avait été promis à un avenir social brillant. Mais les événements tragiques de la guerre avaient brisé tous ses espoirs. Après la Libération, il s'était orienté vers la carrière d'entraîneur pour continuer le combat contre le sort et apprendre à lutter contre l'adversité. Il voyait dans le sport une école de courage. « La dure pratique sportive peut à la fois

conduire au fascisme ou être la seule arme capable de lui faire opposition, en formant des personnalités fortes », pensait-il.

Monsieur Pallière voulait apprendre le courage d'être soi au lieu de bêler avec le troupeau : c'est le message qu'il voulait transmettre aux athlètes du club qu'il fonda après guerre. Il ne se contentait pas de former une équipe de cross-country qui allait bientôt être réputée à travers la France. Il avait lancé un mode d'entraînement un peu particulier qu'il avait baptisé « entraînement sauvage, global et naturel » : il faisait courir par tous les temps, pieds nus sous la neige ou sous la pluie. Il emmenait même les cadets du club en plein mois de février dans l'eau glaciale du lac du Bourget, à la baie de Grésine, pour leur apprendre à bien lever les genoux. Sa méthode — peu orthodoxe — devint très vite la règle d'or du club. Il allait former pour la vie un nombre considérable de jeunes en leur transmettant ce message : « Si vous prenez la vie à bras-le-corps, tout peut vous réussir ! » Je dois cependant à la vérité de l'histoire un aveu : ces pratiques n'immunisaient pas totalement contre les rhumes et les gripes contractés sur les pentes de l'Arcalod, du Clergeon ou du Sapeyay !

Pour celui qui devint une référence en France au point d'être choisi comme président de l'Amicale nationale des entraîneurs, le cross-country, » la course à travers champs », était l'école de la volonté et de l'endurance. Cet ancien déporté ne pouvait que faire revivre l'agressivité du combattant qui préfère mourir plutôt que de céder. C'est d'ailleurs ce qui faillit lui arriver un jour d'hiver au championnat des Alpes. La

bataille était âpre entre le club aixois et son éternel ennemi, le Grenoble-Université club. À un kilomètre de l'arrivée, le sort de l'équipe était entre les mains de notre ancien résistant encore coureur lui-même : il lui suffisait de gagner deux places pour qu'Aix commence sa série de trente victoires consécutives et son règne incontesté sur les Alpes. « Quand tu veux, tu peux ! » Pris à son propre piège, il puisa tellement dans ses réserves que, serrant les dents, titubant, il gagna plusieurs places, fit triompher l'équipe, mais tomba en syncope, sitôt franchie la ligne d'arrivée. Tous les témoins nous racontèrent qu'à demi conscient, il ne cessait de répéter : « Il faut continuer ! On les aura ! »

Toute la capacité de souffrir et toute la hargne de cet homme étaient résumées là. Sa vie avait été définitivement marquée par la résistance et la déportation. Sa jeunesse était ancrée là-bas. Tout le reste lui semblait futile. Il se moquait de toutes les convenances, de toutes les bonnes manières. Au fond de lui-même, il était ce jeune homme pour qui la vie en société ne pouvait être qu'un jeu. Le sport de haut niveau était devenu pour lui un moyen de s'élever au-dessus du quotidien. Tout sportif sait qu'à l'issue des compétitions les plus difficiles, lorsqu'on s'est livré totalement pour une place d'honneur, les petites misères paraissent bien pâles face à la souffrance endurée sur le terrain.

Robert Bogey n'était pas en reste, mais à l'inverse de Monsieur Pallière, il n'hésitait pas à user de références théologiques pour appuyer sa conception du sport. Il citait saint François d'Assise, qui ne s'intéressait pas seulement aux petits oiseaux, lorsqu'il disait : « Marche vers la souffrance ! » Cette parole allait devenir la devise de mon club et de mes équipiers, qui n'étaient

pourtant pas particulièrement attirés par la religion... Dans les moments les plus difficiles, quand l'envie d'abandonner me saisissait, je méditais cette pensée et j'y puisais l'énergie d'un nouveau sursaut d'énergie. C'est le premier pont que j'ai jeté entre mon engagement religieux et le sport, et la première prière d'une nouvelle ascèse que je voulais inventer.

Quand la voiture de Monsieur Pallière quitta le collège de Rumilly, je savais déjà que le sport ne serait plus pour moi un loisir futile mais la difficile école de l'entraînement intensif vers le haut niveau. Pendant les heures de gymnastique, pour travailler ma résistance, je fractionnais des séries de 200 mètres ou de 400 sur la place d'Armes qui nous servait de stade. Le jeudi, pour parfaire mon endurance, au lieu d'aller en promenade avec les autres au pont des Chèvres, je partais en direction de Notre-Dame-de-l'Aumône, et pendant un long moment, je longeais le cours du Chéran. Certains jours, je traversais la rivière au pont des Îles, qui se balançait à chacune de mes foulées. Je prolongeais parfois jusqu'à la carrière Allemand où j'avais dessiné mon « tourniquet ». Monsieur Pallière n'envisageait pas un travail sérieux sans tourniquet, c'est-à-dire un circuit comportant une côte raide à faire à fond, un faux plat à parcourir souplement, et une pente à descendre à grandes enjambées pour apprendre à allonger la foulée. Comme un cheval dans son manège, je faisais donc dix à vingt tourniquets avant de rejoindre le collège en trotinant et en récupérant.

Pour m'endurcir à l'effort et peut-être pour approcher les exploits d'ascétisme que j'avais découverts dans la vie des saints, j'apprenais aussi à me priver du

nécessaire. J'écris cela sans forfanterie, toute notre éducation allait dans le sens de l'oubli de soi. C'est ainsi que pendant deux années entières je n'ai jamais pris de dessert, le laissant à mes camarades de table, alors que les repas se réduisaient à des plats de pommes de terre, de riz, de pâtes agrémentés parfois d'un morceau de fromage. Il faut dire que beaucoup d'élèves, issus du monde paysan, ne payaient pas la pension parce qu'ils n'avaient pas les moyens de le faire : j'étais de ceux-là. J'étais même fier d'appartenir à une école privée qui était encore l'école des pauvres.

Je garde des débuts de ma carrière sportive le souvenir de deux anecdotes qui m'ont beaucoup marqué. La première se déroula à Chavanod en Haute-Savoie, lors d'un championnat régional de cross scolaire. J'étais cadet et je savais que je pouvais gagner. D'entrée, je fus dans le groupe de tête. Au fil des mètres le peloton disparut loin derrière nous tandis qu'un à un mes adversaires étaient distancés. Il n'en restait plus qu'un, tenace, rebelle à toutes mes accélérations, quand une longue pente en sous-bois nous amena aux abords d'un ravin.

Mon concurrent se dit qu'il pouvait profiter de cette descente pour prendre la tête et faire la différence. Mais il glissa lourdement, chuta violemment et roula dans le ravin en criant. Au lieu de me retourner et de regarder s'il s'était fait mal, je me lançai à corps perdu vers la victoire. Elle me laissa un goût si amer que le remords me tenaille encore.

Cette chute, que je n'ai pas provoquée mais dont je me suis intérieurement réjoui, cet adversaire à qui je n'ai pas porté secours ou attention, resteront à jamais pour moi les limites à ne pas dépasser dans la compétition.

La victoire, oui, mais à condition qu'elle ne soit pas celle des adversaires oubliés sur la route : quelle amertume doit laisser au fond de soi une victoire gagnée par la violence, la tricherie, le dopage ou les arrangements !

La compétition contre les autres, oui, mais au service d'une communion plus forte avec eux et non pour l'exaltation orgueilleuse de soi aux dépens des autres.

La seconde anecdote est liée à un championnat national de cross scolaire en catégorie junior. Il avait eu lieu à La Roche-sur-Yon en Vendée. Sur un parcours vallonné et sinueux, où il fallait descendre un pré boueux avant de sauter un ruisseau et d'entamer une longue ligne droite accidentée, j'ai connu la première grande émotion de ma carrière. En gagnant la médaille d'argent offerte par le député local, j'eus droit à une réception solennelle après l'arrivée, et à un article affiché pendant un mois dans la cour de récréation de mon collège.

La cour de récréation ! C'était presque la consécration. C'était surtout la prise de conscience de mes possibilités, et un élan de confiance en moi. Quelle évolution depuis l'entrée remarquée de mes entraîneurs à Rumilly !

J'ai gardé fidèlement ma médaille d'argent, frappée de l'emblème vendéen. Elle me rappelle comme une litanie la voix de mes maîtres qui m'invitaient à aller toujours plus haut, et à en prendre les moyens.

## CHAPITRE II

### LA TRACE DU BLAIREAU

Ma première course remonte à mes neuf ans. Pierrot, le chef de notre bande de copains, avait lancé : « Aujourd'hui, je vous propose une chasse au lièvre ! L'un de nous partira un quart d'heure avant les autres et s'en ira dans la forêt, le long du chemin du garde que vous connaissez tous. Ceux qui resteront partiront à sa poursuite ; mais interdit à qui que ce soit de se cacher ! Ce n'est pas une partie de cache-cache, c'est une course, les chiens devront rattraper le lièvre ! » Le tirage au sort tomba sur moi et je me lançai ventre à terre dans ce qui restera la première compétition de ma vie. Ce n'est que tard le soir, au pied de la cascade de la Drillère, que mes poursuivants me rejoignirent, épuisé, mais pleinement heureux : j'avais couru tout un après-midi sans être rattrapé ! Sans le savoir, j'étais entré dans le monde du sport par la grande porte du jeu et de ses émotions aussi intenses qu'innocentes. Je garde un tel souvenir de cet après-midi d'efforts purement gratuits que j'en ai retiré toute ma conception du sport : il doit être et rester un jeu entre amis dont le seul but est de se dépenser en communion avec une nature débordante de vie.

Mon enfance s'est donc déroulée ici dans ce village de Clarafond planté au pied de la falaise du mont Revard. Malgré la proximité d'Aix-les-Bains, il présente des airs de village de montagne. La ferme familiale est à l'orée des bois qui nous séparent de cette haute muraille de calcaire de quinze cents mètres, où le soir, le soleil couchant recouvre d'un voile rose-orange toute la montagne et fait descendre sur nous une brise pacifiante.

Je suis né ici au pied de ces bois en un temps où l'on naissait encore à la ferme : d'emblée nous étions enfants de la nature ! J'étais fils également de toute une histoire enracinée dans ces lieux : les premiers Pichon sont signalés sur les plus vieux registres communaux, ceux de 1687, du temps où la Savoie était piémontaise. Les archives nous apprennent d'ailleurs qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un certain Simon Pichon, ascendant direct, était maire de la commune, avec comme particularité notoire d'être farouchement anticlérical. C'est là, dans les années cinquante, que j'ai vécu mon enfance : le mode de vie y était plus proche de celui du Moyen Âge que de celui des temps modernes. Je me souviens des labours monotones de l'automne où, dès l'âge de quatre ans, nous avions pour mission de guider les deux paires de bœufs attelés à la charrue. Ce sont peut-être ces longues journées de marche cahotante sur les sillons labourés qui m'ont donné la condition physique de base nécessaire à l'effort sportif de haut niveau.

Les nuits d'hiver, nous nous rassemblions autour d'un feu pour casser les noix entre voisins. Quelquefois, nous partageons les fruits de la chasse, le civet de lièvre ou la friture de sanglier. Nous vivions là une vraie fête paysanne. Amicale soirée où l'animation

musicale se réduisait à quelques chansons en patois, où les discussions racontaient les travaux passés. Car le travail, c'était toute la vie de la campagne : il occupait les journées d'été et celles d'hiver, il occupait aussi les conversations du soir. Travailler, travailler toujours, voilà le climat qui a bercé mon enfance. Il n'est pas étonnant que le sport se soit greffé dans ma vie. Ce n'était que le prolongement d'un travail physique astreignant.

Parmi les souvenirs les plus marquants de mon enfance, je veux retenir ceux des grandes vacances au village, qui n'avaient de vacances que le nom. C'était le temps des foins, des moissons, de la batteuse, des regains. Le caractère poétique et bucolique de ces tâches ne me touchait guère : il fallait travailler tout l'été, pendant que les touristes et leurs enfants jouaient à l'ombre des arbres. On gardait les bœufs excités par les taons ou on « cognait » les chariots de trèfle ou de luzerne, les jambes piquées par les épines. Mon frère et moi comptions même le nombre de chars tassés par l'un et par l'autre pour que l'un n'en fasse pas plus que l'autre. Gare à celui qui en avait un de retard ! Nous étions alors loin de la mentalité sportive où il faut faire toujours mieux que le concurrent. Pour nous, à cette époque, il s'agissait d'en faire juste assez pour ne pas être réprimandés.

Un soir, j'étouffais dans la poussière et la chaleur de la grange où nous entassions les dernières brassées de foin, sous le toit de tuiles brûlant. À bout de forces, au bord des larmes, j'ai jeté ma fourche aux pieds de ma mère : « J'en ai assez ! À quoi ça sert de souffrir ainsi pendant que les autres s'amusent ? — Tu travailleras à la sueur de ton front », me répondit-elle calmement,

sans colère, d'une voix douce, presque avec tendresse. Simple parole biblique, qui résume toute la foi des paysans imprégnés de religion, simple parole qui marqua ma vie.

Cette foi, je la trouvais aussi chez mon père. Combien souvent n'a-t-il pas dit à la prière du soir, quand il avait du mal à s'agenouiller, après avoir coupé à la faux des prairies entières : « J'ai déjà prié aujourd'hui, j'ai été à genoux toute la journée dans les champs. »

Ainsi ai-je été baigné, tout au long de mon enfance, dans cette foi qui éclaire la peine lorsque la peine se confond avec la prière.

Quant au catéchisme, on me parlait de la moisson abondante et des champs en attente d'ouvriers, des épis froissés par Jésus et du blé devenu pain multiplié, mon esprit n'engrangeait pas des idées abstraites, mais mon corps vibrait de sensations pleines de vie. Ce que je ressentais dans le labeur des moissons, dans le fauchage et la récolte des blés était une célébration champêtre, une liturgie vivante. Ma foi était plus sensation physique que connaissance livresque.

Les moissons étaient pour moi ce catéchisme ouvert sur la campagne. J'en garde aujourd'hui un souvenir heureux, d'autant qu'elles se terminaient en apothéose par la grande fête de la batteuse qui se déroulait sur toute une semaine. L'énorme machine trépidante passait d'une ferme à l'autre et tous les paysans solidaires ne formaient qu'une seule équipe, unie pour la faire tourner à plein régime. Les uns amenaient les gerbes de blés dorés au bout de leur fourche ; les autres, perchés sur le sommet de la machine, engrenaient le froment dans le batteur ; certains réceptionnaient les bottes de paille pour les lancer sur le solan ; les plus âgés véri-

fiaient si le grain remplissait bien les sacs sans les faire déborder ; les plus forts chargeaient fièrement le tout sur leurs épaules et montaient par quintaux le blé au grenier. Quant à nous, les enfants, nous nous amusions sur la balle qui jaillissait de la soufflerie. Puis, nous allions brasser les grains frais et humer leur odeur bienfaisante dans les *bartellières* qui recevaient la récolte.

C'était une semaine de fête parce que le travail des adultes prenait un autre sens. La peine n'était pas moindre qu'à l'ordinaire. La poussière grisâtre, tombée des gerbes secouées par les vibrations de la machine, donnait aux paysans des visages de mineurs de fond et les longues traînées de sueur soulignaient les cernes de fatigue et les rides d'une vieillesse prématurée. Mais tout ce labeur était porté et stimulé par le plaisir d'être ensemble. Chacun donnait le meilleur de lui-même. On s'encourageait, on chahutait, on se stimulait. Avec le repas commun qui clôturait le tout, se tissaient ces liens d'amitié forte, qui caractérisent la fête de l'effort partagé.

Je ne me suis pas senti dépaysé lorsque dans mon équipe du cross-country, au cours des entraînements collectifs, tous couverts de boue et ruisselants de fatigue, j'ai vu la même amitié sublimer nos efforts avant d'être scellée par un repas commun. J'ai compris que le sport est aussi une fête du labeur partagé.

La fête des Rogations est parmi les fêtes religieuses de cette époque celle qui m'a le plus marqué. Cette longue route où toute la paroisse suivait le curé derrière la grande croix portée par les enfants était la prière simple des paysans qui avaient élevé, dans le passé, de multiples oratoires à chaque carrefour de leurs villa-

ges. Trois matins avant l'Ascension, à l'aube, nous partions en procession d'un calvaire à l'autre transformés en reposoirs. Ces jours-là, chacun rivalisait avec son voisin pour apporter le plus beau bouquet. Une procession colorée cheminait ainsi au chant des cantiques. Le sermon du curé qui jouait avec emphase sur les cordes sensibles de l'assistance, venait clore la fête.

Mon cœur battait au rythme des pas de tous. Il m'arrive encore aujourd'hui de penser à ces moments où enfants, jeunes, adultes et vieillards avançaient ensemble, à ce monde paysan où religiosité et profondeur spirituelle se confondaient en une pratique commune.

Le soir d'une grande course, Robert Bogey nous cita la formule célèbre : « Le sport c'est le mouvement, et le mouvement, c'est la fête de l'homme. » Pour l'avoir vécu lors des fêtes paysannes, je savais que le mouvement était la fête de Dieu.

Le dernier jour de Rogations, mon père, comme tous les autres paysans, confectionnait des petites croix de bois taillées dans les haies qui longeaient notre maison. Le prêtre les bénissait dans le chœur de l'église paroissiale, puis chacun allait les planter dans ses champs. Un matin, mon père m'expliqua ce geste : « Tout notre espoir et notre survie sont dans cette terre. Pour cueillir la récolte prochaine, notre travail ne suffit pas, il faut la faveur du climat, de la nature, le don du ciel, la grâce de Dieu. Cette croix est le symbole de ma confiance en lui. »

Mon père n'avait pas étudié les rapports de la nature et de la grâce mais il m'a fait comprendre ce que saint Ignace et les Jésuites me révéleront plus tard : « Tu dois tout faire comme si tout dépendait de toi, et tout attendre comme si tout dépendait de Dieu. »

Dans ce climat, mon engagement religieux a trouvé son berceau. La vocation sera toujours une élection de Dieu et non des hommes, et mon père fut le premier surpris quand je lui annonçai mon intention d'entrer au collège-petit séminaire de Rumilly. « Pas toi, me dit-il, Michel, peut-être ? »

Michel était un camarade d'école, un voisin très pieux, disponible et serviable : l'image parfaite d'un futur prêtre. Ma mère, quant à elle, fut moins étonnée : « Ton arrière-grand-mère Jacqueline a prié tous les soirs de sa vie pour avoir un fils prêtre : elle a eu dix enfants, aucun n'a été choisi. La grand-mère de Sérarges a fait de même... Et moi je suis allée à Lourdes pour demander cette grâce aux premiers temps de notre mariage. Elle t'est peut-être donnée. Mon seul étonnement, c'est que la demande vienne de toi. Ton frère ferait tellement mieux l'affaire ! »

Jamais mes parents ne se sont mêlés de ma vocation. Aussi suis-je parti sans eux rejoindre le petit séminaire à l'âge de onze ans, alors que je n'avais jamais quitté la maison. Mon curé me conduisit en voiture jusqu'à la porte d'entrée.

Si mes parents n'ont jamais voulu influencer mon engagement religieux, ils ont en revanche tout fait pour empêcher ma passion sportive. Ils ne l'ont jamais comprise : « A la campagne, on travaille ou on se repose, mais on ne s'épuise pas pour ne rien faire ! » me disaient-ils. Le sport était pour eux un travail qui ne produit rien, donc inutile.

Lorsque je revenais en vacances à Clarafond, il fallait donc m'entraîner en cachette. C'est alors qu'est née l'histoire du blaireau. Pour éviter qu'on ne me prenne « à suer et à me fatiguer pour rien », j'emportais

chaque matin discrètement mes affaires d'entraînement pour aller faire paître le troupeau, qui comptait une quinzaine de vaches.

Nous les avons baptisées chacune d'un nom correspondant à la nuance des couleurs de leur pelage : à la campagne, même les bêtes ne sont pas anonymes. Nos vaches au pied alpin, race tarine oblige, sautaient de butte en butte sur les chemins escarpés qui mènent à nos prairies préférées : la Faverge, la Combe, l'Isérable, la Fenouille. Là, à peine le troupeau parqué derrière la clôture électrique, j'enfilais la tenue bleu azur du club et dans ce cadre de verdure, je commençais mon entraînement matinal. Gardant un œil sur les vaches occupées à brouter, j'accumulais systématiquement tour sur tour à l'extérieur du périmètre de l'enclos transformé en piste d'herbe fraîche.

Intenses moments de communion avec ces lieux apprivoisés et avec ce qui se célébrait là-bas au fond de la vallée, dans l'église paroissiale. L'angélus carillonnait l'heure de la messe, je savais que le curé montait les marches de l'autel. En moi une voix disait : « Va dire aux hommes que le sport peut changer la vie ; va dire aussi que le sport sans la foi sera ruine de l'homme. Va dire aux croyants qu'on les attend sur le terrain des combats et pas seulement dans les sacristies : ils doivent apporter au monde sportif ce supplément d'âme sans qui la compétition moderne sera de plus en plus rivalité. » Ma course devenait prière et ma prière, une mission. À quinze ans, j'avais hâte de connaître le temps de la moisson.

À force de courir autour de l'enclos de la Faverge, j'avais fini par creuser une trace bien visible, un véritable couloir d'athlétisme. J'avais tout prévu sauf les

conséquences de ma ruse : ce sentier commençait à susciter la curiosité et l'inquiétude. Un chasseur expérimenté était sûr de lui : « Pour moi aucun doute possible ! C'est un sanglier qui chaque jour vient boire dans le marécage en contrebas. » Une vieille femme ne voulait pas en démordre : « Impossible ! Si c'était un sanglier, on verrait un peu partout de la terre remuée et des traces de pieds. Pour moi c'est un renard ! D'ailleurs mon poulailler s'est vidé, ces derniers temps. » Un paysan affirmait : « C'est un rôdeur qui vient chaque jour voler les légumes du jardin d'à côté. » Finalement Joseph, notre voisin, trancha net, la main levée comme un juge de paix : « Vous n'y connaissez rien : c'est un blaireau ! Les blaireaux passent tout le temps au même endroit. Celui-là, c'est évident, va manger le maïs de José au bout de la Faverge. » Ma mère ne disait rien, elle avait sûrement deviné, car devant son air ironique, je dus avouer ma responsabilité.

Aujourd'hui encore, chaque fois que je rentre d'un entraînement, oui, chaque fois, ma mère hausse les épaules et marmonne son éternelle incompréhension. Dans le monde des paysans, on ne comprend pas bien l'effort gratuit ; mais l'effort inutile, on ne le comprend pas du tout. Qui osera leur parler des conquérants de l'inutile que sont les vrais sportifs ? Qui leur parlera de ces vrais amateurs qui font du sport pour rien, pour rien d'autre que l'intense plaisir qu'il procure ?

Je n'ai aujourd'hui plus guère la possibilité de me consacrer au travail de la ferme mais, avec mon frère, nous trouvons toujours un moment pour nous atteler au piochage de notre vigne, la Mandrellière. Accrochée sur la pente raide qui descend du village jusqu'à la route départementale, cette vaste côte qu'aucune machine

ne peut monter, me permet de tester ma résistance à l'effort. Le travail du piochage raidit le corps, mais ressemble tellement à l'entraînement sportif que je m'y sens aussi à l'aise aujourd'hui que je l'étais autrefois sur le stade. Ce sont maintenant l'exercice et le goût du sport qui me redonnent l'amour du travail de la terre. D'ailleurs, je pioche comme je cours. Je ne sais plus travailler au rythme du paysan qui fait des haltes et marcher au pas des bœufs. Je vais au rythme intense de la course, et on me le reproche régulièrement : « On ne peut pas te suivre, tu nous fatigues trop ! Tu ne relèves jamais la tête ! » Même dans le diocèse, on me fait ce reproche d'user mes collaborateurs pastoraux... Voilà l'influence véritable du sport : il crée une seconde nature et donne un autre rythme de travail. Il habitue à une telle intensité d'efforts et de sensations que tout relâchement fait perdre l'image de soi et affadit le plaisir de vivre.

### CHAPITRE III

## LA MONTÉE DU SEMNOZ

Le désir d'être prêtre m'a toujours habité. Aussi loin que remontent mes souvenirs d'enfance, je me vois déjà saisi par cet appel irrésistible. En 1968, malgré les injonctions de Monsieur Pallière, je suis parti au séminaire d'Annecy. « Tu dois entrer en sport comme on entre en religion, et non pas le contraire ! », m'avait-il dit quand je lui annonçai la nouvelle.

Je savais combien d'ironie se cachait derrière ses propos. Mais quelle allait être la réaction de mes supérieurs hiérarchiques ? J'étais très inquiet car il y avait déjà eu un précédent.

Un de mes meilleurs amis, Henri, grand coureur de fond, avait tenté l'expérience. Il avait ouvert la porte du séminaire quatre années avant moi. L'Église lui avait alors demandé de choisir entre la compétition individuelle et l'amour des autres, entre le culte du corps et celui de Dieu, entre la gloire personnelle et celle de servir l'Église. Henri, je le connaissais bien. C'est lui qui, au collège de Rumilly où nous étions camarades, m'avait lancé dans mes premières compétitions scolaires. Il était cadet, j'étais benjamin. Après avoir gagné plusieurs titres de champion de France

scolaire, il s'était même offert le luxe, alors qu'il était junior, de lutter avec le grand Michel Jazy sur 800 mètres ! Je rêvais de lui ressembler.

Mes supérieurs ne m'ont jamais demandé de renoncer au sport. À ma grande surprise, ils m'ont laissé vivre ma passion. Le vent de Mai 68 et celui du concile Vatican II avaient soufflé dans les séminaires et l'ouverture au monde était parvenue jusqu'à Annecy. Je n'ai jamais eu à choisir mon camp. Cette tolérance n'a jamais été pour autant une solution de facilité. Elle m'a demandé plus d'exigence dans le travail. Je n'avais pas le droit à l'erreur.

Très vite, les routes des environs d'Annecy n'eurent plus de secret pour moi. Du Pâquier aux sentiers du Semnoz, dans ce décor de rêve, j'allais m'astreindre chaque jour à un entraînement régulier. Serrant les dents dans les côtes pierreuses, accélérant sur les parties plates des sous-bois, je montais d'étage en étage la forêt du Semnoz. Grâce à cet entraînement, j'allais devenir, en 1969, finaliste du championnat de France des 5 000 mètres. Je terminai huitième Français de l'année. J'atteignis alors le sommet de ma jeune carrière.

Pendant ces longues séances, une question se posait souvent à moi : comment comprendre la phrase de l'évangile : « Les premiers seront les derniers... les derniers seront les premiers. Qui s'élève sera abaissé, qui s'abaisse sera élevé » ?

Un jour nous allions être amenés à méditer sur cette parole de Jésus rapportée par saint Luc au chapitre 13. Le professeur se tourna vers moi et très malicieusement me demanda : « Qu'en pense notre athlète de haut niveau ? »

À ce moment-là, j'avais bredouillé quelques expli-

cations confuses, porté que j'étais par le désir de vaincre et, pourquoi le cacher, par l'ambition d'être dans les meilleurs.

C'est plus tard que je suis finalement arrivé à comprendre ces paroles en donnant à Jésus lui-même un visage de sportif. Le Christ n'est-il pas rempli de la plus grande des ambitions, celle de sauver le monde ? Ne lutte-t-il pas contre des adversaires devenus, hélas, ses ennemis, les pharisiens ?

Jésus condamne « les premiers » qui gagnent par n'importe quel moyen : les plus malins, les plus tricheurs, ceux qui gagnent par intérêt ou par narcissisme. Pour Jésus, ces « premiers » seront « derniers » parce qu'ils auront gagné d'une manière malhonnête, orgueilleuse ou égoïste. Cependant, j'ai la conviction que certains premiers garderont leur place. Il s'agit de ceux qui auront gagné pour entraîner les autres dans leur sillage. Telle est pour moi la conception chrétienne de l'ambition : il faut gagner pour faire gagner les autres, le véritable « premier », c'est le premier de cordée qui tire les autres vers le haut. Jésus ne condamne pas l'ambition, il lui donne une autre dimension.

Avant d'arriver à cette interprétation, j'ai longtemps été culpabilisé : peut-on à la fois prêcher l'effacement, l'humilité, la pauvreté, la douceur, le service des autres, l'amitié universelle, et en même temps s'épuiser pour vaincre et dominer les autres ? Peut-on à la fois se préparer à être prêtre et vouloir être un champion ?

Loin de me décourager, ces contradictions me stimulaient. Je me sentais investi d'une mission, celle de montrer que le sport peut enrichir la foi. Dans une société où la compétition devient la loi générale, qu'il

est difficile d'harmoniser l'esprit de douceur des Béatitudes évangéliques avec l'esprit de force et de violence des compétitions sportives et des affrontements humains de toutes sortes ! Plus qu'à l'échéance du championnat de France des 5 000 mètres qui m'attendait à ce moment, je pensais à une autre victoire plus importante que je chercherais toute ma vie : convaincre l'Église que la compétition est bonne, qu'elle est source de dépassement personnel et de progrès collectif. Le sport étant partie intégrante de la culture de notre temps, il fallait que les croyants s'y intéressent. D'autres avant moi avaient tenté d'harmoniser la foi avec la société de leur époque. Saint François de Sales a été pour moi l'exemple même de l'homme en phase avec son temps et le modèle à imiter.

Chevalier habile à manier l'épée, il était fin lettré et ouvert au dialogue avec tous. Il avait su mettre un trait d'union entre l'Église et le monde.

Pendant mes années de séminaire, toutes ces idées étaient présentes en moi, comme en gestation. Mes camarades ne comprenaient pas cette nécessité que je ressentais de m'entraîner de façon intensive. Certains y voyaient une fuite pour échapper aux études. C'était tout le contraire !

Une image de la Bible me fascinait depuis toujours, celle des juifs qui traversent le désert avant de trouver leur Terre promise. Ils ont tout perdu, leurs biens, leurs habitudes. Ils ont souffert la faim, la privation, la douleur, et Dieu était au rendez-vous.

Mais pour moi, comment faire une traversée du désert quand on a vingt-trois ans, des racines savoyardes et paysannes solides ? Le rendez-vous de la souffrance

me paraissait essentiel pour faire un voyage intérieur. Elle seule pouvait remplacer l'expérience du désert et du déracinement.

C'est sans doute le contact avec de grands malades qui me faisait penser de la sorte. La dimension qu'ils avaient acquise, leur vision de l'existence m'impresionnaient beaucoup. Je savais pourtant très bien que la souffrance du sportif n'a pas grand-chose à voir avec ce qu'ils éprouvent. La souffrance physique du sportif peut être arrêtée à tous moments, celle du malade est une tragédie qui brise le corps, l'espoir, la vie. Mais le sportif et le malade ont cependant en commun la connaissance de leur corps et de leurs limites contre lesquels ils butent quotidiennement.

Mûris par l'épreuve, les grands malades n'ont plus l'esprit superficiel de ceux pour qui tout a toujours été facile. La traversée du désert, ils la connaissent. C'est souvent dans une chambre d'hôpital qu'ils l'ont faite quand les heures passaient, que leur vie était rythmée par les visites des médecins et des infirmières. Le blanc des chambres, le goutte-à-goutte, le *bip* du scop, voilà le désert moderne qu'ils découvrent. Ils savent le prix d'une lettre, d'un coup de téléphone ou de la visite d'amis. Il n'y a plus de routine ni d'habitude, la souffrance a comme réveillé leurs sens, les voilà ouverts aux autres, à la vie et, pour les croyants, à Dieu.

Le sport n'est pas une recherche malsaine de la souffrance. Je n'ai jamais éprouvé aucun plaisir dans la douleur, bien au contraire. Ma joie, c'était de la combattre pour la vaincre. Plus j'arrivais à endurer la souffrance, plus mon corps se défendait contre elle. C'était alors une sensation exaltante, comme si l'esprit s'harmonisait avec le corps.

Le point culminant de mon parcours d'entraînement était la croix du belvédère. Je l'avais découverte, un jour, par hasard. D'ordinaire, je m'arrêtais dans le vaste pâturage qui offre une superbe vue sur le lac d'Annecy. Ce jour-là, désireux d'allonger mon parcours habituel, je découvris une croix, plantée au sommet de ma course. Cette croix m'aidera longtemps à comprendre comment l'épreuve sportive, l'épreuve humaine et l'épreuve chrétienne peuvent s'harmoniser en une même élévation.

Je vivais alors une situation paradoxale : avec mes baskets et mon short, j'étais loin d'être un martyr, et pourtant, le sport qui aurait pu être seulement une détente oisive et inutile me conduisait à la croix et au mystère de la souffrance.

Je me souvenais de ce que disait François de Sales sur sa conception des rapports du corps et de l'esprit : « Si le corps est le cheval, l'esprit est le cavalier. »

L'appel à la sainteté était là, et le désir d'être champion me tenaillait. Avec la naïveté et l'orgueil de ma jeunesse, je pensais que pour y arriver il fallait faire des exploits d'ascétisme. Je me croyais porté vers les plus hauts sommets spirituels et promis aux plus beaux résultats sportifs. Mais bientôt, sans prendre garde, ce fut la chute, à vingt-trois ans, alors que j'étais au faite de ma forme. Monsieur Pallière, bon entraîneur mais peut-être moins fin psychologue, me disait : « Il faut y aller, t'entraîner, t'entraîner encore ! Tant que tu ne seras pas comme un cadavre, tu ne seras pas dans l'équipe de France. » Je l'avais pris au mot. Je supprimais souvent le repas de midi pour m'entraîner deux heures. En quelques mois, j'étais devenu si maigre que mon professeur de morale me disait : « René, tu me fais

penser à mon chien de chasse à la fin de sa saison. Tu es aussi sec qu'un clou. » Même cela, je ne l'écoutais pas car j'étais fier de m'imposer un tel régime. Il faut dire aussi qu'arrivé à ce point, on connaît enfin ce qu'on appelle le deuxième ou troisième souffle : une sorte d'état d'apesanteur où le seuil de fatigue est dépassé.

Je me sentais si aérien que je ne remarquais pas que se glissait en moi le démon du surhomme qui se prend pour Dieu. Je connus l'usure prématurée due à un entraînement trop poussé, avec une redoutable tendinite. Deux années d'arrêt et d'immobilisation totale. Cette tendinite était si grave que le médecin du club m'annonça : « Il faut arrêter définitivement la course à pied. Si vous aimez le sport, faites de la natation... ou autre chose. » Ce fut comme une gifle me projetant loin de ce piédestal où je m'étais installé. Il fallut tout revoir de mon comportement sportif et religieux. Ma première vraie conversion date peut-être de là : ne plus arracher mon salut à coups de volonté mais les attendre d'un autre, de Dieu. J'ai peu à peu donné sens à ma blessure, à cette nouvelle et originale traversée du désert. Non sans peine j'ai accepté d'être moi-même marqué à jamais au tendon par mon péché d'orgueil et de jeunesse. Ma joie d'être aux portes de l'équipe de France fut dépassée par une révélation : ce fut une sorte de chemin de Damas, la certitude d'être touché par la grâce jusque dans mon corps, et d'avoir une mission à accomplir, pour et avec les autres.

Ma blessure m'avait rendu plus attentif à mes camarades de séminaire. Certains sont devenus mes amis pour toujours, comme Pierre Viale et Rémy Doche. Avec eux j'ai découvert l'exaltation de la lecture, de la

recherche en commun. Que de moments forts partagés ensemble, que de débats !

J'aimais particulièrement les écrits de saint Paul. Il m'apparaissait qu'il donnait au sport sa vraie dimension dans certaines citations qui éclairent encore ma vie : « Je mène à bonne fin ma course » (Actes des Apôtres, chapitre 20), « Nous devons courir avec constance l'épreuve qui nous est proposée » (Épître aux Philippiens, chapitre 2). Je trouvais des réponses à toutes les questions que le sport m'avaient posées. « J'ai combattu jusqu'au bout le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi... Il ne me reste plus qu'à recevoir le trophée mérité... » (Épître à Thimothee, chapitre 4). Le sport trouvait là sa véritable dimension spirituelle.

Chacune de ces phrases créait en moi un déclic. Je découvris alors que saint Paul avait vécu en athlète de la foi, en sportif de Dieu, en champion de l'Évangile. Évoquer le sport de son époque n'était pas pour lui une belle image, une parabole de la vie chrétienne à mener, c'en était le moteur et le fer de lance. Avec lui, je compris que le sport n'est pas un simple loisir mais le ferment d'une vie offerte aussi bien humainement que spirituellement. Un vrai champion de Dieu à l'image de saint Paul n'était donc pas un être éteint, passif et soumis. C'était un homme et un croyant décidé, combatif, enthousiaste, prêt à passer par tous les sacrifices pour arriver au but. L'apôtre l'affirmait : « Vous savez sûrement que ceux qui participent à une course courent tous, mais qu'un seul remporte le prix. Courez donc de manière à remporter le prix » (première Épître aux Corinthiens, chapitre 9). Je revoyais les athlètes du club qui, à ce moment, devaient sans doute s'entraîner.

Ils s'imposaient une discipline sévère. Je pensais à eux à la lumière du texte.

Vivre en champion à la manière de Paul, c'était appréhender la vie comme le dur combat de la foi. Il définissait donc pour moi une autre manière de vivre : l'effort comme loi et principe de base.

Un de mes camarades me faisait remarquer, ironique : « L'effort finira bien un jour quand tu auras atteint ton but. »

Saint Paul me permit de lui répondre (Épître aux Philippiens, chapitre 3) : « Je ne prétends pas que j'aie atteint le but ni que je sois déjà devenu parfait. Mais je continue à avancer pour m'efforcer de saisir le prix de la course, car Jésus-Christ m'a déjà saisi. Non, frères, je ne pense pas avoir déjà obtenu le prix ; mais je fais une chose : j'oublie ce qui est derrière moi et m'efforce d'atteindre ce qui est devant moi. — Tu es décidément incorrigible, aurais-tu oublié ta promesse ? » Il craignait beaucoup que mes propos trop orientés ne m'isolent des autres comme au temps de mon entraînement. À plusieurs reprises il m'avait incité à me tempérer. Je lui avais promis la veille de ne plus polémiquer.

La plus grande partie de notre travail était consacré à la Bible. Un jour, je lus un texte étrange, le chapitre 33 de la Genèse : Jacob luttait contre une force mystérieuse. Blessé par elle, malgré cela, il remportait la victoire. Le texte se terminait ainsi : « On ne t'appellera plus Jacob mais Israël car tu as lutté avec Dieu et avec les hommes, et tu l'as emporté ! » Découvrir dans un texte plusieurs fois millénaire une explication biblique de la compétition me transporta : l'élu de Dieu combat contre lui et avec lui !

Dieu voulait des êtres capables de le combattre et de se combattre dans l'espoir de dépasser leurs propres limites. Dans les débats qui m'opposaient à mes camarades de séminaire, je devais prouver que la compétition n'était pas une guerre où le plus fort écrasait le plus faible. Je me revois leur dire : « Dans une compétition sportive, les athlètes de haut niveau ne se mesurent pas avec les plus faibles, les divisions, les catégories existent pour que chacun s'affronte d'égal à égal. Les règles du jeu contrôlées par un arbitrage doivent assurer un affrontement juste. Tout le monde peut progresser dans cette lutte. » Ils souriaient alors devant tant de conviction pour une cause qui, pour eux, ne valait pas tant de peine.

Notre professeur de théologie nous encourageait beaucoup à faire des exposés devant les autres étudiants. Un jour, je décidai de confronter mon explication du texte de Jacob avec celle de mon professeur. Après m'avoir longuement écouté, il me fit comprendre qu'il ne me suivait pas tout à fait dans ma façon de voir les choses. Ce qui le choquait le plus était encore une fois l'éloge de la compétition.

« N'oubliez pas que Jésus a dit "Aimez-vous les uns les autres." » Je lui répondis alors avec une fougue exagérée : « La peur de la compétition ne risque-t-elle pas d'aboutir à la médiocrité ? La compétition bien comprise, c'est le jeu des différences qui s'affirment. Les chrétiens ont la mission de lui donner cet état d'esprit au lieu de la fuir, voire de douter d'elle. Aimer son prochain, c'est l'aider à mieux se connaître. Pourquoi nier nos différences ? Si l'amour est un pieux sentiment, alors Jésus bannit la compétition. Pour lui l'amour est une exigence radicale envers les autres, une

force de relation qui pousse sans concession au dépassement. Il est l'exemple même de celui qui a combattu les autres non pour les détruire mais pour les faire grandir. Pourquoi donc avoir fait de lui un être gentil sans envergure, sans dynamisme, sans combativité, sans agressivité, pour tout dire, sans force ? »

Mon professeur m'interrompit : « René, tu ne te fondes que sur un seul texte, c'est un peu court ! »

Le soir même, je relus l'Évangile à la lumière du combat de Jacob et je redécouvris certaines paroles de Jésus : « Croyez-vous que je sois venu apporter la paix sur la Terre ? Non ! mais la guerre. »

L'amour que le Christ nous demande était pour moi un appel brutal et radical à changer de vie, à rompre sans hésitation avec toutes les idoles humaines de l'argent trompeur, du plaisir facile, de la réussite factice, de la satisfaction orgueilleuse et égoïste.

Voilà pourquoi Jésus, brûlant lui-même de ce feu, s'emporte et entre dans une vive colère contre les marchands de temple.

Voilà pourquoi il s'enflamme sans remords contre ses ennemis déclarés, les pharisiens.

D'un côté, ceux-ci déclarent la guerre et prennent les armes destructrices de la jalousie, de la haine, de la vengeance. De l'autre, Jésus veut que le combat reste compétition : il veut aimer ses opposants en les attaquant à la loyale comme des adversaires et non en les détruisant comme des ennemis. Il accepte le conflit, il les affronte sans hésiter, mais en gardant les armes de l'Amour : la volonté ferme et sincère de les sauver, de les faire grandir.

C'est dans ce contexte de remise en cause et de vifs

débats avec mes camarades que prirent fin mes études au séminaire.

Un matin du mois de juin, le conseiller spirituel de notre groupe me convoqua dans notre salle de réunions. Il voulait me parler de mon avenir. La fin du séminaire approchait et chacun de nous devait être affecté à une paroisse. Une page de mon existence se tournait.

« René, je connais tes attaches pour ton pays natal, ton goût pour le club. Avec l'évêque de Savoie, nous avons pensé à toi pour un poste à Aix-les-Bains. Il faut remplacer l'aumônier qui doit partir pour La Rochette. Le sport te permettra d'entrer en contact facilement avec les lycéens dont tu auras la charge. »

Ses paroles me réconfortèrent, c'est vrai que j'aimais ma région, et exercer mon premier ministère auprès des jeunes m'enthousiasmait. J'avais tant à leur dire, mais seraient-ils prêts à m'écouter ?

#### CHAPITRE IV

#### DANS LA MÊLÉE

Les premières années furent difficiles. Pétri de cours de Bible et de théologie reçus au séminaire, je croyais pouvoir les enseigner magistralement à des jeunes attentifs et motivés. Quelle déconvenue dès les premières réunions ! En fait, ils voyaient en moi l'organisateur de leurs loisirs. Ils cherchaient des contacts humains, l'amitié, mais certainement pas des propos sur la religion. J'ai dû progressivement, et non sans peine, descendre de ma chaire d'enseignant. Il m'a fallu alors affronter une jeunesse directe, franche, sans concession, marquée par l'incroyance ambiante et un a priori défavorable envers l'Église.

La tentation de tout arrêter fut grande. Je ne voulais certes pas abandonner le sacerdoce. J'étais trop passionné par cette vocation du don total pour les autres et pour Dieu. Pourtant, régulièrement, je me demandais si je ne m'étais pas trompé d'adresse, si je ne devais pas me consacrer à d'autres brebis.

Les raisons d'abandonner se multipliaient dans ma tête plus que les raisons de continuer. Déchiré par ce combat intérieur, je repartais en fin de compte décidé à gagner coûte que coûte. Comment ne pas citer le rôle

qu'a joué dans ces moments difficiles mon club d'athlétisme ?

J'ai connu avec lui l'ambiance d'une équipe où l'on se sent porté par l'amitié des autres et par leur exemple. Quand j'ai été tenté d'abandonner en course, dans un travail, dans un projet, à chaque fois j'ai revu les visages de mes camarades de club, qui n'avaient jamais manqué un entraînement sur le stade autour de leurs chefs de file Robert Bogey, Pierrot Carraz, Maurice Martinetto. En pensant à eux, je me suis dit : « Ils y sont, ils y vont, ils se donnent, je dois y aller, je dois me donner... » Et je suis reparti doublement motivé. L'énergie et l'orgueil du sportif avaient raison de mes doutes intellectuels et spirituels. C'est sûrement le sport qui a relancé le prêtre en moi au début de mon ministère. Le prêtre et le sportif ont fini par se rejoindre dans ce rôle d'aumônier de jeunes.

Il me fallait entrer dans le monde de ces adolescents que je connaissais mal. Pour m'aider en cela, je me mis à organiser des sorties en montagne. L'air pur et l'effort physique ne pouvaient qu'être profitables à cette jeunesse bercée par la télévision !

Un de mes plus beaux souvenirs remonte au mois de juillet 1975, lors d'un camp aux Contamines-Montjoie. Nous avons emmené avec nous un adolescent de douze ans qui était en classe de cinquième. Il s'appelait Jean-Marc Daviet. Il était atteint d'une myopathie qui gagnait progressivement ses jambes. Et pourtant il voulait faire de la montagne. Il était toujours avide de connaissance, épris d'aventure, passionnément tourné vers l'avenir. Il savait que sa maladie était irréversible. Opiniâtre et courageux, il avait toutes les qualités d'un sportif confirmé. À son contact, j'ai compris que le mental du

champion n'était pas une affaire de capacités physiques, une philosophie de surhommes. C'était un état d'esprit, une volonté de faire face à l'adversité, de lutter non pas contre des concurrents, mais pour la vie, de gagner la seule victoire valable, celle d'être soi-même. Sans Jean-Marc, je n'aurais jamais osé défendre la compétition car elle aurait été comprise comme la domination des forts et des doués sur les faibles et les pauvres. C'est en le voyant affirmer sa différence et non son infirmité, en l'écouter mener son combat pour l'insertion dans la vie et l'égalité avec les valides, que je découvrais le sens de la combativité. J'admirais et j'affectionnais ce sportif dans l'âme.

Quand il s'était inscrit, il m'était apparu comme évident qu'il ferait les promenades avec nous. C'est en le voyant marcher avec difficulté autour du chalet que je me suis rendu compte que cela ne serait pas possible de monter avec lui, là-haut, jusqu'au lac Jovet. C'était encore l'époque où je faisais de durs entraînements. Même après de longues balades, je me sentais obligé d'aller courir pour avoir ma dose quotidienne de kilomètres. La veille de notre promenade, je m'interrogeai sur la conduite à tenir : comment lui annoncer qu'il ne pourrait pas nous suivre le lendemain matin ? Une idée me traversa l'esprit. « Et si demain je cumulais balade et entraînement ? Plutôt que de repartir pour une course le soir, je porterai Jean-Marc sur mon dos toute la journée. »

Le lendemain, je mis mon projet à exécution. Mais la journée s'avéra harassante. Après deux kilomètres de faux plat, le long du ruisseau qui conduisait à Notre-Dame-de-la-Gorge, la pente raide de la voie romaine s'offrit à moi et je dus rétrograder derrière la file des

quarante adolescents qui escaladaient péniblement cette piste forestière abrupte. Compressé par ma charge, je devais régulièrement faire une halte pour m'assouplir et me détendre. Puis, encouragé par la troupe attendrie de voir un Jean-Marc aux anges, je repartais en serrant les dents, sentant des perles de sueur tomber de mon front. Minute après minute, j'avancais sous ce joug vivant en m'identifiant, suivant l'inspiration du moment, aux bœufs fatigués de mon enfance ou à ces champions qui se mettaient des charges sur le dos pour se muscler en courant. Alain Mimoun ne s'entraînait-il pas parfois avec des sacs de sable de dix kilos sur le dos ? Le paysan, le croyant, le sportif alternaient en moi pour donner sens à une souffrance qui se voulait un geste d'amitié, un entraînement et un acte de foi. Plus je montais, plus cette méditation se perdait dans le brouillard de mes idées troublées par la fatigue.

Jean-Marc lui-même était saisi de crampes à force de rester dans la même position. Il était de moins en moins volubile, il soupirait de temps à autre. Il ne plaisantait plus avec ses supporters admiratifs. Notre équipée devenait pour tous les deux une épreuve. Ses gesticulations pour trouver une position plus confortable accentuaient les brûlures sur mon dos. De pause en pause, j'arrivais quand même à prendre de l'altitude et à croire l'exploit possible.

L'ambiance du groupe était particulièrement portuse, personne n'osait se plaindre pour une fois. À certains moments trop douloureux, c'est l'orgueil du sportif qui donnait l'énergie de repartir. Profitant des parties plates à travers les prairies, je récupérais un peu en faisant travailler d'autres muscles. Enfin, l'approche du but et du repas de midi me donna le dernier encouragement nécessaire.

La récompense était là : Jean-Marc admirait le lac Jovet après trois heures de montée exténuante. Il pouvait toucher l'eau glaciale qui descendait tout droit des névés. Pendant le pique-nique, j'eus la sensation d'être dans un autre monde. Le ciel me semblait encore plus vaste que d'habitude, le lac plus beau qu'à l'ordinaire, le groupe toujours plus uni. J'avais l'impression de vivre l'état de grâce des meilleurs moments sportifs où l'on se sent si proche de Dieu. Et pourtant je n'étais que cet homme fourbu, voûté comme si Jean-Marc me pesait encore sur le dos. La pause fut bien vite passée, l'heure du retour au chalet avait sonné. La descente fut encore plus difficile que la montée. Dans la pente raide qui nous ramenait à Notre-Dame-de-la-Gorge, il fallait combattre pour ne pas perdre l'équilibre ! Mes genoux, mes chevilles m'infligeaient une rude souffrance.

Comme pour un parcours d'endurance, je trouvais le second souffle pour terminer cette course insolite. Cette nuit-là, j'eus du mal à m'endormir : la fatigue et la joie étaient trop grandes.

Depuis Jean-Marc n'a plus fait de camp. Il se déplace maintenant en fauteuil roulant. Ses seules balades se font dans sa tête, parfois avec la joie d'autrefois, bien souvent avec une tristesse difficile à contenir. Il se bat toujours pour affirmer sa différence, mais ses difficultés pour se faire comprendre s'accroissent et empêchent une communication longue. Mes multiples activités ne me permettent pas de le voir souvent. Mais une lettre récente m'affirme qu'il est toujours le même, il reste un champion d'un autre type. Il me rappelle que chacun doit se battre contre lui-même pour vivre en homme.

Au fil des ans, pour m'épauler dans l'organisation

de ces séjours et de l'aumônerie, j'ai vu naître une équipe d'animation. Comme mon club, elle a été un stimulant. Elle présentait une qualité qui faisait défaut aux athlètes : celle d'une amitié qui permettait d'aborder les problèmes personnels et spirituels. Dans le milieu sportif, la pudeur et la gêne empêchent les confidences ; l'amitié est toujours située en deçà. Chacun refuse de paraître vulnérable, d'extérioriser ses sentiments, ses émotions, sa foi. Tel est le péché originel du sport : l'athlète s'habitue à paraître, il joue le jeu de l'acteur en représentation. Parfois, il souffre d'être pris à son propre piège. Il a le sentiment d'être une machine à performance, un rouage dans le mécanisme d'un club qui le pousse à la réussite.

L'équipe d'animation, la présence de mon club m'ont permis d'être à l'aise dans mon rôle d'aumônier. Peu à peu, j'ai senti qu'une demande de dialogue et d'approfondissement se précisait d'année en année de la part des jeunes.

Certains débats qui avaient lieu dans la salle de réunion de l'aumônerie d'Aix-les-Bains m'ont laissé de grand souvenirs.

Le séminaire ne m'avait pas nécessairement formé à aborder l'une des préoccupations principales des jeunes : la sexualité. Nous discutons avec un groupe d'adolescents quand, pour compliquer le problème abordé, Georges, intrigué depuis toujours par le célibat des prêtres, lança soudain cette question directe : « Et toi, René, si l'amour et l'amitié reflètent l'Amour de Dieu et y conduisent, pourquoi t'en privés-tu ? »

Une telle question m'avait déjà été posée au club dans des termes beaucoup plus crus ! J'essayai de lui répondre : « Depuis le début de notre échange, vous

n'arrivez pas à rapprocher l'amour et l'amitié ; vous les opposez ou vous les séparez comme si, d'un côté, il y avait l'attrait irrésistible, de l'autre, la communication transparente et la confiance secrète. Les deux sont d'après vous indispensables, mais impossibles à vivre simultanément avec la même personne. Le prêtre n'est pas insensible à ces deux élans, mais il les marie et les dépasse dans ce qu'on appelle "l'amitié spirituelle". Vous connaissez ma théorie sportive sur le dépassement. L'amitié spirituelle sublime les sentiments dont vous parlez, c'est un sursaut d'amour qui ne s'arrête pas à l'attrait d'un visage ou à l'émoi d'un corps aimé. Il aborde l'autre dans sa part d'absolu, dans son étincelle de divinité, et non dans sa simple nature humaine. »

Le célibat du prêtre ne l'empêche donc pas d'aimer, ne lui interdit pas de se lier à l'autre, il le pousse à aimer en dépassant ses élans spontanés pour atteindre un autre niveau de relation et de communication.

Saint François de Sales me vint en aide : son amitié pour sainte Jeanne de Chantal était sans ambiguïté, mais avait la force et la passion d'un amour humain sublimé par la communication spirituelle. Leur complicité était parfaite, et les liait en Dieu plus fortement qu'une amitié normale ou un amour humain dont la puissance de communication bute sur les limites humaines.

« Tenez, écoutez ce que dit François de Sales de l'amitié spirituelle, dans l'*Introduction à la vie dévote*. "Si vous vous entretenez de sujets scientifiques, votre amitié est certes fort louable ; elle l'est davantage encore si vous vous entretenez de vertus morales... mais si vos échanges portent sur la charité, l'amour de Dieu, la perfection chrétienne... alors cette amitié est

vraiment précieuse et excellente, excellente parce qu'elle vient de Dieu, excellente parce qu'elle tend vers Dieu, excellente parce que son lien est Dieu, excellente parce qu'elle durera éternellement en Dieu.

« Oh ! qu'il fait bon s'aimer sur terre comme on s'aime au ciel, et apprendre à s'entrecéder en ce monde comme nous le ferons éternellement dans l'autre.

« Il me semble que toutes les autres amitiés sont des ombres à côté de celle-là, et leurs liens des chaînes de verre en comparaison de ce grand lien de l'amour divin qui est tout en or... » À la rigueur, interrompit Georges, j'accepte que l'amitié spirituelle soit la plus belle des amitiés possible puisqu'elle est nourrie d'une même passion de Dieu. Mais que fais-tu du corps et du plaisir ? »

Il ne fallait se dérober à aucune question. « S'il y a un au-delà possible du cœur, dis-je, il y a aussi un au-delà possible du corps. Je vous le répète souvent : au-delà de la douleur sportive, le champion connaît l'état de grâce. C'est un état de liberté et de plénitude. Il a l'impression de ne plus sentir sa pesanteur, ses limites ; tout lui paraît facile et tout lui semble possible ; c'est une sensation de surpuissance et de légèreté, l'expérience sensible d'une sorte de corps spirituel le baignant ou le portant dans la grâce d'un autre monde. Il y a un au-delà du plaisir comme il y a un au-delà de la souffrance : c'est l'état de grâce du célibataire qui se dépasse par amour de Dieu, semblable, toutes proportions gardées, à l'état de grâce du champion qui se surpasse pour une gloire humaine. Ce dépassement de l'affectivité et de la sexualité, et non leur rejet ou leur peur, procure un plaisir supérieur, un bien-être spirituel.

« Quand le prêtre connaît la sensation du dépasse-

ment physique et affectif, il oublie la douleur du sacrifice exigé. Il partage dans la complicité et l'amitié spirituelles le plaisir supérieur d'une communion où Dieu et l'autre se mêlent en une même intensité d'amour... » Ce fut la fin du débat et j'entendais certains murmurer : « Je ne pourrai jamais être curé. »

Les jeunes de l'aumônerie ont eu l'occasion d'assister à mes courses et à mes cuisantes contre-performances, la plus belle lors du championnat de France de cross à Aix-les-Bains en 1979. Cette année-là, j'étais le leader du club aixois. J'avais remporté un an auparavant le championnat des Alpes et terminé dix-neuvième au National. Premier dimanche de mars. Mes amis s'étaient mobilisés pour m'encourager. Ils désiraient me voir franchir les portes de l'équipe de France dont j'avais été proche l'année précédente.

Les jeunes de l'aumônerie étaient venus apporter à la fête une note amicale et joyeuse, bien décidés à créer avec les autres spectateurs l'ambiance des grands jours sur le parcours de l'hippodrome. Avec la naïveté des néophytes, ils brandissaient des dizaines de banderoles qui annonçaient : « Il va gagner notre aumônier ! »

À la fois stimulé et gêné par ce pronostic et cette attente trop exigeante et trop pesante, je me disais qu'il fallait me surpasser devant les miens. Certes je ne me faisais aucune illusion sur les premières places, mais pourquoi ne pas faire au moins aussi bien que l'année d'avant ?

Ce rêve se déroulait dans ma tête tandis que je trottais autour des balises pour m'échauffer. J'étais très concentré, presque nerveux. J'avais du mal à sourire à ces supporters pleins d'espoir. Je me sentais protégé par mon public, mais je sentais mes jambes

trop légères. En général le signe d'une bonne forme est plutôt dans la lourdeur des muscles avant le départ et dans la peine à accélérer pour mettre en route l'organisme. Je me sentais facile à l'échauffement, ce qui était plutôt de mauvais augure. Je voulais y croire, mais je n'avais pas vraiment confiance. L'hiver avait été difficile. Une blessure à l'automne m'avait contraint à ne reprendre l'entraînement que fin décembre. En sport le temps perdu ne se rattrape pas et j'allais en faire, hélas, la cruelle expérience.

Dès le coup de pistolet, sous les acclamations enthousiastes du public, je me mis dans le paquet des vingt premiers et au bout de la première boucle j'étais bien placé pour espérer un petit exploit. C'était le début... et bientôt la fin de mon rêve car au troisième kilomètre, le peloton de tête emmené par Levisse et Bouster accéléra, et me laissa sur place. Pis ! Une cassure s'opéra et, tandis que les futurs vainqueurs faisaient le trou, je me mis à douter... puis bien vite à ne plus pouvoir suivre le train.

À chacun de mes passages vers mes amis, j'entendais mon nom, mais je ne pouvais lever les yeux vers eux, j'étais trop crispé, trop tendu. L'effort devenait de plus en plus pénible. Que se passait-il ? Était-ce le contrecoup de la fatigue accumulée par des séances trop dures et trop rapprochées les dernières semaines pour rattraper le retard d'entraînement ? Toujours est-il que mes muscles n'enregistraient plus les ordres de ma volonté.

Au lieu de cette excitation nerveuse des jours de grande forme qui fait serrer les dents et embrasser la souffrance, je sentais en mon corps une lassitude molle se répandre. Trop décidé à ne pas décevoir, je m'accro-

chais à mes prédécesseurs.. Pourtant, un à un, mes poursuivants me dépassaient. Autant la griserie de devancer un adversaire décuple l'énergie, autant l'impression d'être rejoint et laissé sur place produit l'effet d'un coup de poignard. Je laissais s'envoler loin de moi ce défilé de concurrents qui me doubaient. Pointé près de la quarantième place au deuxième tour, j'étais dans les quatre-vingtièmes au huitième kilomètre : jusqu'où allais-je plonger ? Même mes camarades de club ne semblaient pas comprendre quand l'un après l'autre ils s'étonnaient de me rejoindre et de me voir si mal en point. Ils avaient beau crier au passage : « Vas-y, René, accroche-toi... Tiens bon, au moins pour l'équipe ! » J'avais à peine la force de leur dire avec les mots de notre jargon : « Je suis cuit », et je les voyais eux aussi prendre la fuite sans m'attendre. À l'entrée du dernier tour, j'étais compté dans les centièmes ! C'était pour moi la catastrophe, l'humiliation totale ! Ma plus mauvaise place au National avait été celle de quatre-vingt-douzième, et c'était en première année senior ! Il s'agissait alors d'un baptême prometteur. Aujourd'hui, j'étais là, devant mon public, moins bon qu'à mes débuts de néophyte.

Par dépit ou par orgueil, je cherchais et je puisais au fond de moi tout le reste de mes forces : je ne pouvais tomber si bas sur mon terrain. Ce sursaut de volonté me permit de relancer la machine et de remonter quelques places : allais-je sauver l'honneur ? Mal m'en prit, ce fut le coup de grâce ! À l'agonie, je sprintai à l'énergie pour ne pas perdre totalement la face et je passai la ligne d'arrivée... à la cent cinquième place, la plus mauvaise de toute ma carrière ! Évidemment, pas question de haie d'honneur et les jeunes de l'aumônerie

rangèrent leurs banderoles. Pierre Levisse avait fini par triompher de Bouster dans les derniers mètres d'un finish époustouflant.

Pourtant à l'arrivée je fus très surpris : ils vinrent en chœur me féliciter de mon courage et me dire leur joie d'avoir participé à une telle fête. Ils me faisaient comprendre que leur amitié était intacte. Concurrents et spectateurs avaient participé à une communion fraternelle. C'était plus important que les résultats du classement. Ils m'obligeaient à sortir de moi, à oublier mes ambitions personnelles, pour voir dans le sport un simple jeu et une émotion collective où gagnants et perdants ont tous un rôle capital, comme dans les films où les bons et les méchants sont indispensables à l'intensité du plaisir commun. J'avais joué le mauvais rôle sur l'hippodrome, mais j'avais eu ma place.

Cette école de l'échec me fit l'effet d'une révélation par la sérénité qu'elle m'apporta à la place de l'amertume supposée.

Le soir, seul dans ma chambre, j'ai pensé longtemps aux leçons de cette contre-performance. Curieusement, cette désillusion sans précédent ne m'avait pas anéanti. Elle faisait descendre sur moi une paix au goût inconnu auparavant. Tous mes troubles et mes doutes éprouvés au séminaire s'estompaient en me donnant cette certitude : non, je ne courais pas pour la gloriole comme certains me le reprochaient. Je courais pour jouer mon rôle dans ce milieu sportif aux valeurs si nombreuses et si riches. Non, je ne cherchais pas à me mettre en valeur mais à remplir ma mission.

Je voulais être moi-même. Puisque j'étais capable d'échouer sans en être affecté outre mesure, la preuve

m'était donnée que je faisais de la compétition pour autre chose que les résultats. J'en arrivais même à cette conviction : gagner ou perdre n'aurait désormais plus d'importance pour moi, pourvu que je participe et fasse participer. L'essentiel n'était plus dorénavant de dire : « j'ai gagné ou j'ai perdu » mais « mission accomplie ».

L'amitié de ces jeunes avait été un révélateur : le sport, comme la vie spirituelle, sans un climat fraternel n'était rien, rien que du sable jeté dans le désert.

Les jours suivants, je n'eus pas l'occasion de revenir sur cet échec. Les grandes vacances approchaient, et un objectif nouveau se dessinait pour nous : un voyage d'une semaine en Corse. L'organisation était considérable, nous quitions le continent avec un groupe assez nombreux.

Ce voyage en Corse allait devenir, plus tard, une véritable institution.

## CHAPITRE V

### LE PÈLERINAGE DE SAINT-ÉLISÉE

Une longue route sinueuse nous conduisit au village de Soccia situé à flanc de montagne au milieu du maquis. Depuis notre départ d'Ajaccio, après une nuit passée à bord du *Napoléon*, nous étions émerveillés par le paysage que nous découvriions. Nous avions longé les splendides rochers roses surplombant une mer turquoise. Après le pique-nique dans le golfe de Porto, un car nous emmena par la route d'Evisa jusqu'à Vico, dans un décor de rêve : tous les paysages méditerranéens possibles étaient là par étages successifs. Au milieu des fougères surgissaient de temps à autre quelques vaches maigres en liberté. À la joie de tous des cochons nous coupèrent la route.

« Des cochons sauvages ! lança Éric.

— Des cochons sauvages ?

— Tu ne vas pas nous dire que tu ne connais pas *Astérix en Corse* ? »

Éric sortit alors l'album qu'il avait soigneusement emporté avec lui. C'est ainsi qu'Astérix devint la référence obligée de notre voyage.

Marc entonna une chanson de Maxime Le Forestier.

*C'est une maison bleue  
Adossée à la colline  
On y vient à pied,  
On ne frappe pas,  
Ceux qui vivent là  
ont jeté la clef.*

C'est avec cette chanson que nous entrâmes dans Soccia. Les habitants habitués au calme et à une certaine tradition furent un peu surpris par mon arrivée en short au milieu d'une troupe de jeunes très en voix.

Le premier jour, nous commençâmes par un pèlerinage sur la colline de Saint-Élisée. Dans un cadre biblique, il fallait gagner pas à pas la petite chapelle qui domine à mille cinq cents mètres d'altitude les innombrables buttes successives qui descendent jusqu'à la mer. Comme lors de toute première marche, les rampes semblaient raides et le parcours de deux heures et demie paraissait interminable. « On ne va pas faire ça tous les jours ? demanda Véronique. — Allons, un camp d'aumônerie allie toujours la vie de groupe, la réflexion sur des thèmes, et l'effort physique ! » lui répondis-je. Et j'ajoutai « L'effort physique permet d'extérioriser l'intérieur de chacun, et permet d'intérioriser le paysage. » Pour encourager ma troupe, qui ne semblait guère convaincue par mes propos pontifiants, je continuai : « Regardez ces vieilles dames, toutes de noir vêtues, elles montent pieds nus à travers les cailloux et les épines des buissons. C'est leur manière de faire leur chemin de croix. Autrefois la prière et la pénitence étaient unies.

— Moi j'appelle ça du masochisme, me répondit Véronique.

— Je ne dis pas que vous deviez les imiter, mais tirez-en quand même une leçon de courage. Vous verrez comme vous serez heureux là-haut. Dépassez-vous un peu ! »

Se dépasser ! J'avais prononcé le mot fatidique. Il reviendra comme un leitmotiv tout au long du séjour, teinté souvent d'ironie de la part des jeunes.

« Moi, ce qui m'intéresse dans la vie, c'est le plaisir, me répondit malicieusement Georges. » « Pour moi, plaisir et douleur ne sont pas contradictoires. Tu as en toi deux instincts, l'agressivité et la sexualité : c'est ce qui te donne de la vitalité, l'envie de vivre à fond. En te battant contre toi-même, tu découvriras un plaisir plus grand qu'un bien-être passager. » Ce débat, éternellement recommencé, fut interrompu car la chapelle de Saint-Élisée, haut lieu de la piété populaire corse, apparut, perchée sur une voûte rocheuse qui surplombait le village d'Orto.

Les trois cents Corses présents, en un même cœur, entonnèrent leur hymne national religieux : le *Dio Salvi Regina*. Se mêlèrent ainsi, dans un même acte de foi, la tradition ancestrale, les sentiments patriotiques, la foi profonde des uns, les habitudes religieuses des autres, la prière et la curiosité des touristes que nous étions.

Pendant que des gamins s'échappaient des bras de leur mère, de vieux bergers en tenue de velours noir et la ceinture de flanelle rouge autour de la taille surveillaient les ânes et les mulets qui avaient monté les provisions pour le grand repas de midi.

Au cours de l'homélie, le prédicateur interpella avec fougue les partenaires et les adversaires réunis : « En redescendant de la montagne, tâchez d'atténuer

vos disputes familiales, le désir de vendetta toujours ancré dans vos mentalités, vos bagarres politiques, vos arrangements pas très catholiques dans les affaires et le commerce... »

Célébrée en français et en corse, la messe nous plongea dans l'essentiel de la foi universelle, en ajoutant ce charme particulier du dépaysement culturel et spirituel de la Corse. À la fin de l'office, on mêla les chants enthousiastes comme le *Salve Régina* aux... salves des fusils de chasse et aux coups de pistolets à répétition ! Qui aurait cru que les cantiques religieux puissent s'unir au bruit des armes ?

Le lendemain matin, nous partîmes à l'aube pour la randonnée du lac de Nino. La fatigue d'une courte nuit et la pente raide à travers les châtaigniers au sommet du village ralentirent nos premiers pas. Rares sont ceux qui avaient la force de parler, et je profitai de ce silence pour faire ma prière matinale.

Les langues se délièrent à l'arrivée du lac de Crena. À l'aube naissante, cette vaste mare argentée entourée de sapins nous transporta dans un décor canadien.

Après la traversée de la forêt vallonnée agrémentée par quelques grognements de cochons ou le beuglement des vaches en liberté, une brève escalade dans un éboulis nous amena à la plaine de Campoutile.

Puis, de colline en colline, à travers les chênes, les cailloux, le maquis, nous approchâmes du but. Quand apparut l'immense marais asséché transformé en pâturage verdoyant, il ne restait qu'une demi-heure à marcher. À chacun de nos pas, le magnifique lac de Nino, où se mirait le bleu limpide du ciel, devenait plus réel. Arrivés au bord de l'eau, quelques audacieux tentèrent un plongeon dans le lac glacé. Notre longue marche

n'avait pas eu raison de l'énergie et de l'enthousiasme des jeunes. Je profitai du temps de repos pour plonger mes chevilles dans l'eau. Robert Bogey m'avait dit au temps de ma tendinite tenace : « À Cusy, quand les chevaux ont trop marché et souffrent des pieds, les paysans font tremper leurs sabots des heures durant dans le Chéran. Fais de même avec tes tendons. Le froid soulage les inflammations et tonifie les fibres nerveuses malades. »

J'étais fidèle à ce rite chaque fois que je me trouvais près d'une rivière ou d'un lac. Pendant ces temps de récupération générale, un débat nous rappela qu'un camp d'aumônerie n'est pas un stage sportif ni une colonie d'adolescents. Entre soleil et lac, la préparation de la future célébration qui marquerait le sommet de notre vie commune prenait tout son sens.

En redescendant du lac, même si les heures de marche commençaient à peser dans les jambes, ce ne fut pas la fatigue qui nous submergea, mais la joie, la joie de parler, de chanter, de s'extérioriser, de « s'éclater », selon l'expression à la mode. Voilà le paradoxe de l'effort physique vérifié mille fois dans le sport : la fatigue physique libère l'esprit et dénoue les blocages psychologiques. Les timides se mettent à discuter, les rejetés trouvent leur place, les timorés s'affirment, les marginalisés s'intègrent. C'est une libération générale.

Je retrouve exactement la même ambiance dans les vestiaires après les durs entraînements ou les grandes compétitions. Dans la cohue bruyante et embuée de ceux qui prennent leur douche, chacun s'exprime, raconte sa vie, jette dans la mêlée toutes ses préoccupations. Je vois là un des sens fondamentaux du sport. Loin de se justifier par le spectacle extérieur qu'il

donne, il trouve sa valeur véritable dans cette révélation intérieure qu'il dévoile au grand jour. L'ambiance d'amitié et de discussions passionnées se poursuit durant tout notre camp, qui fut une telle réussite que les animateurs de l'aumônerie et moi-même tombés sous le charme de cette île et de ses habitants si accueillants, décidâmes d'y revenir chaque année.

La Corse est devenue pour moi une seconde patrie. Fils de la terre savoyarde, j'avais trouvé là-bas d'autres racines.

Le lendemain de nos randonnées, quand le groupe éprouvait la nécessité de récupérer, j'essayais de ne pas perdre la condition physique. Je partais donc pour un footing sur la route qui descend par Poggiolo jusqu'à Guagno-les-Bains et remonte jusqu'à Guagno-Village. Là, sur une colline dégarnie, se dresse une croix. Je n'ai jamais pu faire de séjour à Soccia sans venir au moins une fois y faire un pèlerinage.

Si ma « condition spirituelle » se maintient, j'essaie de me prouver que je n'ai pas changé au plan sportif. Je monte parfois au lac de Crena. En 1981, je fis l'aller-retour en trente-six minutes alors qu'en marchant, les Corses les plus aguerris du village comptent plus de trois heures. À mon retour, les jeunes et les villageois m'attendaient chronomètre en main. Ce fut presque l'accueil d'un champion olympique. Autant dire que j'ai eu bien du mal à refuser les pastis qu'on m'offrait pour fêter cet exploit ! Ce jour-là, comme les paysans de Clarafond, les bergers corses avaient peut-être compris que l'entraînement intensif a un sens ! Mais le corps a des limites que l'âme ne connaît pas. Je suis actuellement loin de rééditer cette performance, mais les habitants de Soccia m'en parlent encore chaque année. Aujourd'hui

le chronomètre n'a plus d'importance mais le pèlerinage à la croix de Guagno reste pour moi capital. Je ne ne faillirai pas à ce rendez-vous.

En matière de performance — douze heures de marche — la montée aux lacs Capitello et Melo était l'apothéose de notre séjour. Avancer dans la nuit donne l'impression d'aller plus vite, les difficultés ne se voient pas. On arrive donc sans y prendre garde au lac de Crena.

Comme le sentier à travers les cailloux est abrupt, la fatigue et l'énervement se font sentir à l'arrière. « On n'arrivera jamais là-haut », se plaint Martine l'air abattu, tandis que Marie hausse le ton : « Il y en a encore pour combien de temps ?... On se croyait en vacances, c'est le calvaire... »

De telles remarques m'irritaient au début. Sans ménagement je piquais l'orgueil de ceux et celles qui ne suivaient pas : « Il faut y aller ! Serrez les dents... Quand on veut on peut... Vous n'êtes pas des vieux de soixante-dix ans ! Si vous étiez au club d'Aix, vous seriez traités de tous les noms... Secouez-vous un peu !... Dépassez-vous !... »

Mais n'est pas sportif qui veut. Celui qui réellement ne peut pas en faire plus n'a pas besoin d'être agressé pour être stimulé. L'âge venant, je suis devenu plus conciliant. Les animateurs ont su me convaincre que, quelquefois, j'étais injuste et trop exigeant avec les jeunes. Je remplace la colère et l'ironie par l'encouragement amical, plus efficace, et par l'attente générale des plus faibles. C'est grisant de se battre les uns contre les autres pour que le meilleur gagne, mais c'est aussi gratifiant de s'attendre pour que tous arrivent au but. Le sportif et le prêtre auront toujours du mal à cohabi-

ter, mais ils feront toujours partie intégrante de moi-même. Je ne pourrai jamais harmoniser parfaitement la compétition et la communion, mais je ne pourrai jamais non plus privilégier l'une aux dépens de l'autre : les deux sont sources de sensations différentes, mais tout aussi exaltantes. Il me suffit de suivre le mouvement du balancier entre les deux pour être heureux et remplir ma mission.

À l'arrivée, le spectacle qui s'offre à nous transcende la fatigue des heures de marche. Au fond de cet immense cirque d'aiguilles en granit, repose le lac de Capitello qui surplombe le lac vert émeraude de Melo. Temps de paix et de communion, dans un cadre somptueux. Temps que l'on voudrait arrêter pour toujours.

## CHAPITRE VI

### LA COURSE DE MA VIE

Un an après la cruelle désillusion d'Aix-les-Bains, je me retrouve au départ d'un championnat de France de cross-country dans une autre ville d'eaux célèbre : Vichy. La volonté farouche de me réhabiliter après la déconvenue du dernier National m'anime. Monsieur Pallière dirait : « J'ai le goût du sang à la bouche. » Je me sens agressif, décidé à tout donner de mes forces, avec la hargne de bien faire et de me venger contre le sort défavorable. L'échec a entretenu en moi le feu sacré toute la saison préparatoire. La motivation, c'est le nerf de la volonté, son stimulant efficace. C'est un surplus d'énergie déversé en tout notre être par une imagination en éveil ou par un rêve actif. Ce qui me stimule ainsi à l'instant où je commence mon échauffement avant le départ, ce n'est pas la perspective de l'argent, de la réussite exaltante, ni le désir de sortir d'une condition sociale défavorisée. Non, la motivation personnelle qui me rend agressif et volontaire, c'est la foi en mon étoile et en ma mission. C'est l'intime conviction qu'il faut une certaine réussite en course pour être crédible dans mon projet d'unir le sport et la foi au service du monde moderne. Mon

aiguillon, c'est de courir pour des idées, et j'en ai mille en cet instant qui s'agitent dans ma tête ! Mais il me faut faire le vide en moi pour n'avoir que cet objectif en vue : le National imminent. Celui qui est motivé et celui qui sait se concentrer a déjà fait la moitié du chemin vers la victoire. Je rassemble donc toute mon énergie pour évacuer le souvenir de l'année passée. « Tu ne peux pas faire pis. » Je suis fin prêt pour le combat.

Toute ma saison a été fluide et sans problème. Après les tests de l'automne pour régler le dosage de l'entraînement, j'ai intensifié mes séances et vérifié aux différents championnats qualificatifs que j'étais en forme ascendante. Chaque semaine, j'ai rempli mon programme de séances : des accélérations progressives sur vingt kilomètres, de longs footings d'endurance sur trente kilomètres et deux séances de fractionné : des séries de 400 mètres autour de soixante-six secondes, remplacés parfois par des 200 mètres rapides ; puis des 2 000 mètres. Robert Bogey a chronométré ma dernière série : dix fois 1 000 mètres autour de deux minutes quarante-huit. Avec ce régime hebdomadaire, objectivement, je tiens la forme. À l'échauffement, je me sens plutôt lourd et j'ai du mal à accélérer, c'est paradoxalement bon signe.

Nous voilà sous les ordres du starter. Le juge du départ s'efforce de rassembler son troupeau d'athlètes agités et excités par l'enjeu : un championnat de France n'est pas une course ordinaire, c'est le sommet de la saison, le tribunal par excellence qui juge la vraie valeur de l'athlète. Chacun pense à ce que vont dire de lui ses camarades s'il rate ce rendez-vous.

Cette perspective angoissante et la certitude qu'on va souffrir terriblement — l'intensité de cette course est maximale — électrisent le peloton bigarré. Les quelque cinq cents qualifiés pour cette rencontre au sommet sont donc invités à se calmer et à se ranger dans les boxes afin d'éviter la bousculade des départs.

Chaque équipe se place en file indienne derrière son leader. Malgré les rappels multiples à la discipline, la nervosité des concurrents s'amplifie au lieu de se calmer. Certains ont du mal à rejoindre leurs rangs. D'autres, plus ou moins tricheurs, avancent bien au-devant de la ligne de départ pour éviter de se faire enfermer. Devant ces pratiques, l'explication fait place à la colère, chacun joue des coudes, tire sur les maillots en criant : « En arrière, en arrière ! » Le starter lance sans interruption des coups de sifflet stridents comme un gendarme débordé par la circulation. Il s'égosille à tue-tête : « Si vous n'êtes pas derrière la ligne, je ne donnerai pas le départ... Reculez-vous, reculez-vous. De la discipline, sinon, pas le coup d'envoi !... »

Ces paroles, personne ne les entend, et c'est l'envoie générale sans que le coup de pistolet ait été tiré ! Résultat ? La corde du faux départ deux cents mètres plus loin arrête les concurrents et, dans une cohue épouvantable, chacun tente de rejoindre sa place pour le lancement officiel de la compétition. La bousculade déclenchée par ce contretemps n'a fait qu'exciter la colère de tous. Le starter s'affole. Pour éviter le pire, il tire le coup de pistolet sans prévenir. Comme à l'ordinaire, je suis pris dans le piège du peloton. Ma course est déjà perdue et j'entends en moi la voix tonitruante de Maître Pallière : « Je te l'avais bien dit, tu ne sais pas jouer des coudes, tu n'es pas assez méchant au

départ et tu te laisses avoir. Jamais tu ne finiras parmi les meilleurs ! »

Tant pis si d'emblée mon National est voué à l'échec, j'ai la conscience en paix. Je ne peux pas tricher. Ce n'est pas de la vertu, c'est de l'habitude acquise dès mon plus jeune âge grâce à mon éducation. Chez nous personne ne triche, c'est ainsi !

Je ne m'avoue pas vaincu d'avance. Après être pointé en centième position au premier kilomètre, quand le parcours offre de l'espace, je sprinte éperdument pour rejoindre les meilleurs. Est-ce une erreur ? Je risque de ne plus avoir de ressources en fin de course, mais je n'ai plus rien à perdre.

Que se passe-t-il en moi ? Je sens mes jambes légères et puissantes à la fois, ma foulée s'allonge d'elle-même ! Je remonte un à un tous mes concurrents et, au troisième kilomètre, je suis revenu dans les quarante premiers. L'impression est tout à fait l'inverse de l'année précédente : grisé par les dépassements multiples et successifs opérés sans coup férir, je m'envole littéralement vers les sommets du classement.

Jusqu'où vais-je aller ? Je vois là-bas à deux cents mètres de moi la tête de la course emmenée par Coux du Paris Université-Club. On m'annonce : « Tu es dix-huitième, c'est magnifique, accroche-toi, tiens bon ! Ne te brûle pas ! » J'ai du mal à réaliser ce qui se passe, c'est l'euphorie ! Même si la douleur tenaille mes muscles, je sens que les portes de l'équipe de France s'entrouvrent. Au passage d'une haie, un supporter me crie : « René, tu es treizième ! C'est la course de ta vie ! » Si je remonte encore trois adversaires, j'endosse le maillot tricolore. C'est l'extase, sûrement ce qu'on appelle l'état de grâce ! Une légère chaleur m'envahit

et baigne la douleur de l'effort dans une douceur qui l'atténue. Mon corps me fait mal, mais je n'y prête guère attention car j'ai l'impression de courir dans une autre enveloppe beaucoup plus souple et plus légère, presque céleste, presque divine. Est-ce un avant-goût de ce que saint Paul appelle le corps spirituel, le corps de la Résurrection qui sera totalement transparent à l'Esprit de Dieu ? Comme un musicien virtuose, j'ai le sentiment de jouer une symphonie d'émotions et de sensations, jamais connues avec autant d'intensité. La sensation ! Voilà le maître mot des champions au sommet de leur art. Robert Bogey se plaisait à me répéter : « Tant que tu n'as pas trouvé la sensation, tu n'atteindras pas le haut niveau. » En cet instant, ses paroles prennent vie.

Je me sens bien, terriblement bien, fort, incroyablement fort, en paix avec moi-même, en harmonie avec les autres, en symbiose avec l'univers et la nature. Une réserve inépuisable d'énergies nouvelles semble s'ouvrir en moi. D'où me vient cette forme, cet état de grâce ?

Je pense pouvoir aller beaucoup plus vite encore.

À l'entraînement, un des meilleurs athlètes du club nous avait fait cette confidence : « Quand je cours, mes sensations sont parfois si fortes que je me surprends à prier. »

Je suis dans cet état de fraîcheur qui vient d'ailleurs, de bien plus loin que moi. Le plaisir saisissant de me donner à fond est plus intense que la douleur du sprint final qui s'annonce. D'habitude, à un kilomètre de l'arrivée, le calvaire commence car il faut jeter ses dernières forces dans la bataille.

Mon visage a sûrement les traits creusés par la fatigue et je pleure des gouttes de sueur. Mais cette

apparence extérieure n'a rien à voir avec ce que je ressens. Je ralentis par raison, par prudence et non par nécessité. J'oscille entre la onzième et la dix-neuvième place. Je suis dans le second peloton, celui des places d'honneur.

Le sprint est lancé. Je décroche de quelques mètres. Je reviens subitement à moi comme d'un autre monde. Je me ressaisis et regagne mon groupe de chasse. Sur le fil d'arrivée, je suis à la dix-huitième place. Ce ne sera pas l'équipe de France, mais je termine à dix secondes du dixième. C'en est assez pour être fier de cette course où le classement me laissera surtout le souvenir d'un moment d'éternité.

Là-haut, pensais-je, je connaîtrai, je l'espère, cette course éternelle où il n'y aura plus ni vainqueurs ni vaincus, mais une communion universelle dans le même état de grâce.

Ces moments intenses que m'offrait le sport, je voulais les faire partager par d'autres en donnant la possibilité à des jeunes de s'entraîner dans de bonnes conditions. Un vieux rêve m'habitait.

## CHAPITRE VII

### L'HISTOIRE D'UN TRAIT D'UNION

Peu à peu, l'équipe d'animation de l'aumônerie s'était étoffée, grâce à des adultes qui avaient pour noms Hélène, Gilda et Jean-Claude. Ma tâche s'était donc considérablement allégée. Je décidai d'occuper ce temps qui se libérerait à réaliser mon rêve de toujours : aménager, dans notre vieille ferme, un centre d'accueil pour sportifs. Depuis longtemps, des amis athlètes de tous les coins de France me demandaient au hasard des déplacements si je ne connaissais pas un hébergement bon marché pour venir s'entraîner dans notre région entre lac et montagne. Ils voulaient profiter des équipements, des conseils et de la dynamique du club aixois réputé dans l'Hexagone. Robert Bogey aussi venait régulièrement me demander si je ne pouvais pas héberger au presbytère les athlètes de la section sport-études que le lycée sans internat avait du mal à loger. Enfin, j'avais de plus en plus de difficultés à trouver des lieux de camps, de week-ends pour les jeunes de l'aumônerie. Les tarifs demandés ailleurs, les difficultés d'une organisation loin d'Aix m'obligeaient à trouver un lieu plus abordable. Je me sentais de plus en plus poussé à mettre en œuvre mon projet d'aménagement.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, une vieille ferme au sommet du village de Clarafond abritait déjà mes ancêtres. Ce lieu a passé les siècles en gardant son âme. Pour y accéder, il faut prendre le petit chemin qui monte derrière le grand lavoir et le four banal. J'ai connu ce temps où les villageoises aimaient se réunir là pour parler, tout en lavant leur lessive. C'est de cette eau si pure qu'est né le nom de Clarafond : *clara fons*, Clairefontaine. Juste en amont, le four sent encore le pain de campagne. Je me souviens de notre joie d'enfants quand, depuis l'école du chef-lieu, on voyait monter la fumée du feu de bois. Elle annonçait la cuisson des grosses tartes aux pommes du pays qui accompagnaient la fournée des pains de table.

C'est au sommet de ce village que j'ai pu tirer un trait d'union symbolique entre ces trois mondes qui m'habitent : le monde paysan, le monde sportif, le monde religieux.

Pour mener à bien le projet il a fallu du temps, des moyens, de l'argent, et de la ténacité.

Pour débiter, je ne pouvais guère compter que sur moi-même, mes quelques bons amis avaient leurs propres soucis. Certains jours, je me suis donc trouvé seul devant les difficultés : je me contentai de vivre une sorte de « solitude du coureur de fond », celle de toute vocation et de toute responsabilité importante.

Sur le plan matériel, je n'ai jamais aimé quémander une aide financière. Je voulais surtout éviter de perpétuer l'image du prêtre qui ne sait faire qu'une chose : la quête.

Ma famille m'a soutenu pour trouver les appuis nécessaires, financiers ou moraux. Dans notre cellule familiale l'entente a toujours été parfaite. Mon frère

Jean-Louis et ma sœur Nicole ont tout mis en œuvre pour m'aider à transformer cette ferme en lieu de convivialité. C'est sûrement grâce à eux que l'accueil existe encore aujourd'hui.

Mais l'enthousiasme n'a pas été général. Le projet a aussi suscité des jalousies et des attaques, notamment celles d'un de mes voisins qui a tout fait pour s'opposer à l'installation de l'Accueil sportif. Il voyait avec inquiétude l'arrivée de groupes qui viendraient troubler la sérénité des lieux. J'ai pu connaître l'expérience du véritable affrontement quand il a porté l'affaire à plusieurs reprises devant les tribunaux.

J'ai cherché alors à vivre la parole du Christ souvent comprise à contresens : « Quand on te frappe sur la joue droite, tends la joue gauche. » J'ai accepté l'affrontement, mais avec d'autres armes que celles de la haine et de la vengeance. Le silence et la volonté farouche de servir les jeunes, le sport et la foi m'ont aidé à tenir. Même si la justice m'a toujours donné raison, j'ai découvert avec amertume ce qu'était l'incompréhension et le manque de dialogue.

La vieille ferme est devenue, en 1982, un centre d'accueil d'une vingtaine de lits. La cuisine a été installée dans l'écurie où les génisses passaient l'hiver.

De la grange, devenue salle à manger et salle de réunions, il ne reste qu'une « borinole », cette trouée dans le mur par laquelle passaient les brassées de foin pour les bêtes. Sur les murs, deux tableaux d'amateur rappellent des scènes de la vie paysanne : la mise au four des gros pains étalés sur la pelle de bois, et le chargement du chariot de foin tiré par deux bœufs amaigris par la fatigue de l'été. Ces deux tableaux au milieu de quelques coupes et une Bible posée sur

l'étagère résumant d'un coup d'œil toute l'histoire de ces lieux.

Dans le solan où l'on engrangeait les bottes de paille, de foin ou de regain bien secs, nous avons installé les chambres.

Un studio indépendant a été aménagé pour accueillir une famille dans ce qui était auparavant la chambre à grains. J'aimais y pénétrer autrefois pour respirer les odeurs du blé, de l'orge ou de l'avoine déposés pour le séchage.

Pourtant, si toutes ces pièces ont une histoire, je leur préfère la plus ancienne et la plus pittoresque : la cave voûtée du sous-sol. C'est elle qui au premier regard donne à la ferme tout son charme. Mes ancêtres l'avaient aménagée avec des grosses pierres qu'ils étaient allés chercher dans les éboulis du Revard. Et c'est là que les discussions s'enflamment, que les veillées s'animent, que la parole se libère. Il m'arrive régulièrement d'y célébrer la messe.

Depuis l'ouverture de l'Accueil sportif, un album de photos rappelle la venue des différents groupes. En le feuilletant, je prends conscience de la vocation réelle de la maison. À ma grande surprise, mes meilleurs souvenirs ne sont pas nécessairement liés aux visages des grands noms de l'athlétisme français. Avec eux, je n'ai parlé que de résultats, de performances, de chiffres, de temps chronométrés, et nous nous sommes oubliés.

Non, les photos qui trouvent le plus d'écho en moi sont celles de ces amis avec qui un véritable échange s'est établi. Parce que nous menions le même combat, des liens se sont créés.

Parmi les photos de groupe en bonne place dans

l'album de l'Accueil, celles de deux clubs, car ce sont les fidèles parmi les fidèles : l'équipe de Vittel et les Belges de Dampicourt.

Chaque année, en juillet, ces derniers arrivent pour vivre une dizaine de jours d'entraînement intensif sous la férule incontestée de Pierre Joannès, dit le « Bock », l'entraîneur dont la voix et la passion valent bien celles de Monsieur Pallière. Comme ils ne peuvent tous loger dans la maison, ils installent dans le pré annexe tentes et caravanes. Voilà la ferme transformée en petit camping. L'organisation est parfaite, chacun a des tâches précises, du cuisinier minutieux à l'animateur décontracté, du président-organisateur au bouillant entraîneur. Et ils vivent ensemble ce temps commun qui donne à leur club l'âme qui manque à beaucoup d'équipes de haut niveau. Quand le sport apprend une vie communautaire tonique et amicale, le sport-spectacle paraît bien loin avec ses compromissions.

Les Belges de Dampicourt illustrent pour moi ce que je voulais pour l'accueil : l'entraînement intensif, la vie de groupe, les débats réguliers qui se marient avec la bonne humeur et le tourisme dans la verdure savoyarde.

Pour donner du piment au séjour, dans cette ambiance qui fait un club plus que les techniques d'entraînement, il y a les éclats de voix du Bock et les excentricités de quelques phénomènes tel Bigoud, chronométrant tout ce qu'il fait, même le temps passé à table ! Homogènes sur le fond mais différents sur la forme, les athlètes ne manquent jamais l'entraînement quotidien : la plupart s'en vont sur le gazon de l'hippodrome ou la piste synthétique de Lafin, mais quelques-uns préfèrent partir dans les bois en direction de la montagne du Revard ou du Grand-Colombier.

Quand ils redescendent, leur joie d'avoir respiré à pleins poumons, en pleine nature, et en plein ciel, fait douter ceux qui s'évertuent encore à démontrer qu'en dehors de l'athlétisme scientifique rien ne compte. Avec eux, le mot « sport » prend son véritable sens.

C'est aussi le cas d'un autre groupe belge de Charleroi qui vient à Noël, emmené par Paul Timmernans. Au milieu de leur matériel d'athlètes confirmés et de leurs skis de fond, ils n'oublient pas d'emporter pour les fêtes de fin d'année quelques échantillons des meilleures bières belges : les Trappistes, à déguster religieusement, me font-ils remarquer... Après les longs parcours matinaux sur l'hippodrome boueux ou gelé, après des kilomètres de ski de fond l'après-midi sur l'immense plateau de Revard, entre la Féclaz et la commune de saint François de Sales, qu'il fait bon récupérer ensemble dans la douce chaleur de la ferme, qui prend sous sa chape de neige les allures d'un chalet des Alpes !

Il m'arrive de les rejoindre à la veillée pour redire un message, sans doute naïf, voire même simpliste, à savoir que l'amateurisme ne mourra pas tant que l'amitié sera l'essentiel du sport.

L'équipe de Vittel est aussi une fidèle de l'Accueil. Depuis l'ouverture de la maison, « le » René, « le » Jean-Paul, « le » Jean-Marc, « le » Doudou et tous les autres qu'on nomme en faisant précéder leur prénom de l'article bien lorrain reviennent chaque année en février faire leur pèlerinage savoyard.

Rendez-vous est pris chaque matin pour les deux tours de golf traditionnels. Si le premier tour est une mise en route, au deuxième passage rares sont les jours où l'un de nous ne sente pas ses ailes de jeunesse lui

revenir. Il tente alors accélérations sur accélérations jusqu'au moment où le dernier à résister se met à crier grâce. C'est alors pour lui la fierté d'un instant d'avoir retrouvé ses sensations d'antan.

L'après-midi, ils partent avec leurs familles rejoindre le Revard pour une oxygénation sur les pistes de ski de fond. Le soir, invité à leur table autour d'une raclette, je fais avec eux un tour d'horizon de la carrière des champions confirmés. Les Platini, Merckx, Aouita et autres Moses restent pour nous des références car ils ont donné le goût à d'autres de pratiquer leur discipline. Chacun évoque le champion qui lui servit de modèle et ses propres heures de gloire. Une vraie réunion de famille.

Je m'attarde souvent sur une autre photographie. C'était un soir de 14 juillet. Dans le grand pré qui borde notre ferme, à la nuit tombante, un groupe entoure une vedette vite devenue l'amie de tous : Annette Sergent. Nous sommes là autour d'un feu de bois en train de déguster des grillades. Nous parlons de ce qui fait notre passion à tous : la course à pied. Aux hôtes de l'Accueil sont venus s'ajouter les membres de l'Amicale Pédestre de Drumettaz-Clarafond. Leur fierté à eux n'est pas celle d'avoir été comme Annette quatre fois médaillée des championnats du monde de cross et deux fois sur la plus haute marche du podium ; leur gloire n'est pas dans leurs titres mais dans le pari qu'ils ont gagné : arriver à faire courir chaque année plus de 1 500 participants à la Ronde pédestre des vendanges, course qu'ils organisent au début d'octobre.

À aucun moment Annette n'étale ses performances, ses chronomètres, ses techniques d'entraînement, ses tactiques de course. Si elle en parle, c'est avec simpli-

cité, et le désir de nous entraîner tous, comme une championne et non comme une idole. Très vite, elle passe à d'autres préoccupations : ses études, ses projets. Étudiante en psychologie, son rêve est de préparer une carrière dans la psychologie du sport. Elle aimerait faire évoluer sa science par les leçons de la pratique sportive de haut niveau. Elle est sûre que le sport fera progresser l'humanité et, ensemble, dans le feu du débat, nous rejoignons Robert Bogey qui, dès les années soixante, avait la conviction que la médecine serait bouleversée par l'expérience des champions. « Les vrais champions, disait-il, sont toujours en avance sur leur temps. Ils annoncent ce que plus tard la masse des hommes vivra. Quand Zatopek a raconté aux spécialistes médicaux de l'époque ses méthodes d'entraînement, tous ont crié au scandale et prédit l'éclatement de son cœur. Aujourd'hui, le moindre coureur régional en fait autant que Zatopek. La médecine expérimentale d'avant-garde doit partir du sport pour en tirer des leçons sur l'avenir de l'humanité. »

D'une révélation à l'autre, Annette en vient à développer ce qu'elle a déclaré récemment à la télévision : « Le sport est une formidable promotion de la femme dans la société. Je lui dois tant moi-même, et regardez ce que lui doivent les championnes marocaines, algériennes, africaines. Par leurs victoires, et grâce à la télévision, elles changent la condition féminine plus que des siècles d'histoire. »

Voilà les soirées que j'aime. Les souvenirs des courses permettent souvent un regard nouveau sur la société. Tard le soir, autour d'une tisane, nous refaisons le monde.

Saison après saison, je tisse des liens amicaux, avec tous les stagiaires, qu'ils soient de Vittel, de Toulon, de Hyères, de Colmar, de Vichy, de Montpellier, d'Albi, de Suisse ou de Belgique.

Poussé par certains d'entre eux, je renoue parfois avec la compétition. En 1986 j'ai moi-même eu la chance de battre le recordman du monde des cent kilomètres dans la montée de Villard-sur-Doron, alors qu'il préparait à Clarafond le championnat du monde des longues distances.

L'année suivante, je suis parti avec le club de Lebekke et ses marathoniens internationaux pour la terrible course du Galibier. Nous étions une centaine de concurrents à nous élancer de Valloire. Après les premiers kilomètres de faux plats et de petites côtes, ce fut l'attaque de la pente raide à un rythme soutenu. De lacet en lacet, les champions belges avaient fait la différence avec leurs poursuivants mais je me maintenais à leurs côtés.

Nous nous lançons régulièrement un mot d'encouragement. Puis, peu à peu, les paroles se réduisirent, la contemplation du paysage fut plus difficile, le train plus heurté, le souffle plus saccadé. C'est alors que les deux meilleurs du groupe, Van der Hertten et Michiels, placèrent une accélération, puis une deuxième. À la troisième, cent mètres plus haut, toute l'équipe explosa, mais j'étais encore avec eux. En Savoyard habitué aux côtes, je ne voulais pas m'en faire apprendre par ces habitués du plat pays des Flandres !

Serrant les dents, puisant dans mes réserves, je m'accrochai. Ce fut Michiels qui céda. Je n'étais, à quatre kilomètres du sommet, qu'à quelques mètres de Van der Hertten.

Je le savais nettement plus fort que moi. Il avait fini dixième du championnat d'Europe de marathon quelques jours auparavant. Je ne pouvais pas le battre, mais résister encore un peu, maintenir l'écart avec ceux que je n'apercevais plus dans le virage derrière moi... Mètre après mètre, cédant finalement du terrain au champion belge, j'augmentai mon avance sur mes poursuivants. Ce n'était pourtant pas gagné. Avec l'altitude, ma respiration devenait plus difficile. Les dernières rampes à franchir semblaient des murs à escalader, et je n'osai lever la tête pour éviter le découragement. Je voulais aller plus vite, mais mes muscles n'enregistraient plus les ordres de ma volonté. Concentré à l'extrême, j'abordai le dernier kilomètre.

Devant, Van der Herten avait creusé l'écart. Mais à l'arrière, les autres étaient encore plus fatigués que moi. Je trouvai le surplus d'énergie pour me lancer vers une deuxième place à une minute seulement du vainqueur. J'avais vaincu le Galibier !

Au cours de ces séjours à Clarafond, c'est parfois au prêtre qu'on vient s'adresser : « Je voudrais te parler. » Nous oublions alors les grands débats sur le sport, la société, pour aborder des problèmes plus personnels concernant leur vie de famille ou leur travail.

Je ne conçois pas ma mission de prêtre dans ce monde sportif comme une propagande, une bannière à brandir, un message à imposer, mais comme une relation à créer dans le respect de la liberté de chacun. Parfois, j'invite ceux qui le désirent à venir me rejoindre au presbytère ou à la paroisse. Certains découvrent alors ma vocation profonde. Clarafond se veut un espace de liberté et d'amitié. L'Esprit fait le reste.

La dernière semaine d'août est traditionnellement

réservée pour l'équipe devenue maintenant l'association officielle de gestion de l'Accueil. C'est le grand Joachim Rocamora qui en est le pilier. Pour lui, pas question de s'entraîner sur le gazon trop facile et trop souple du golf et de l'hippodrome. Seul l'intéresse le dur parcours des bois de Clarafond qui longe la falaise par le chemin du garde. Passionné de longues distances et de courses de montagne, il n'a jamais fait du sport un but : travailler à une société plus solidaire où tout le monde aura sa place est son véritable objectif. Avec lui, si les débats partent du sport, ils débouchent inévitablement sur des problèmes sociaux ou sur des problèmes religieux. C'est un croyant convaincu, avec sa femme Christiane et toute sa famille. Clarafond est pour eux plus qu'un rendez-vous trimestriel avec leurs amis : c'est un lieu d'Église. C'est là qu'Anne, leur fille, a été baptisée.

Avec eux, fidèles depuis l'ouverture de l'Accueil, les deux Françaises.

L'une, Marseillaise, s'accroche au footing du matin mais excelle à la natation et dans les randonnées de l'après-midi. L'autre, Françoise Saugnac, l'ex-championne de France de marathon, ne manque pas une occasion de lancer la discussion sur les questions spirituelles. Animatrice d'aumônerie de jeunes à Bordeaux, militante du Comité catholique contre la faim et pour le développement, elle a été marquée par la spiritualité du père de Foucauld. Habitée à des retraites en monastères, elle aime approfondir le lien spirituel entre l'effort physique et l'effort religieux. L'an dernier, elle a même présenté un mémoire sur ce sujet dans le cadre de la formation permanente du diocèse de Bordeaux.

À côté de l'album de photos, sur le meuble garni de coupes dans la salle à manger, s'accumulent des revues sportives parmi lesquelles je retiens un titre : *Spiridon*. Ce mensuel suisse a connu un grand succès à travers le monde ces dix dernières années avant de s'essouffler et de disparaître brutalement. Il a duré ce que dure une carrière d'athlète : une décennie ! C'est peu, mais c'est assez pour remplir le contrat fixé : répandre la course à pied dans tous les pays du monde, dans toutes les tranches d'âges, chez les hommes comme chez les femmes, en montagne ou dans le désert. C'est maintenant chose faite. Quand, dans un village de France, une course s'organise, *Spiridon* y est pour beaucoup. Son directeur, Noël Tamini, peut goûter une retraite amplement méritée. C'est grâce aux annonces parues dans sa revue que l'Accueil sportif a pu se faire connaître et recevoir des groupes venus de toute la France et de l'étranger.

Je suis d'ailleurs allé le remercier en 1985 à l'occasion de la fameuse course de Sierre Zinal gagnée cette année-là par un Colombien. Arrivé la veille chez lui à Salvan, j'ai passé toute la journée en sa compagnie dans son chalet en pleine montagne. Il m'a alors déclaré : « Quand j'en aurai assez de courir aux quatre coins du monde pour faire des reportages sportifs originaux, je viendrai là prendre ma retraite. »

Il est venu me rendre ma visite à l'occasion de la Ronde pédestre des vendanges en 1988. Ce jour-là, Jean-François Ciglie, le Président de l'amicale de Drumettaz, avait rassemblé à l'Accueil tous les représentants des clubs *Spiridon* de France. Pendant tout un après-midi, nous avons redéfini autour de Noël Tamini la philosophie des coureurs sur route : « Ne jamais

faire du sport un absolu mais le considérer comme "la plus importante des choses secondaires", encourager les gens à courir en leur disant : "Vous ne vivrez peut-être pas plus longtemps mais vous vivrez mieux". »

Dans *Spiridon*, cette invitation à la qualité de vie et de jeunesse se doublait d'un désir de solidarité universelle. C'est pour mettre à sa manière un trait d'union entre tous les pays que son directeur parcourait le monde pour y promouvoir la course sur route, des États-Unis à la Finlande, du Canada à l'Afrique noire ou à l'Australie. Il voulait favoriser une communication entre toutes les races et tous les pays : « Le temps et l'image sont des langages universels, disait-il. Les résultats chronométrés et les photos publiées sont compréhensibles par tous. C'est autant de liens tissés entre les uns et les autres. »

Les stages ayant lieu pendant les vacances, la ferme de Clarafond était libre durant l'année scolaire. Mon village n'est qu'à quelques kilomètres du lycée d'Aix-les-Bains qui reçoit des jeunes de sports-études. Ils peuvent, tout en suivant une scolarité normale, s'entraîner de façon intensive dans la discipline enseignée par l'établissement. À Aix-les-Bains, il s'agit, bien sûr, de l'athlétisme. C'est Robert Bogey qui m'a, dès le début, demandé de les accueillir.

Leur arrivée n'a pourtant pas été simple. Comment un lycée d'État laïc pouvait-il loger ses élèves dans la maison d'un curé ? Le proviseur de l'époque hésita longtemps. Cette section lui avait été imposée par l'Académie. Le sport était pour lui une discipline mineure qui pouvait même nuire à la qualité du travail intellectuel. Décidé à ne rien faire pour le développement de cette section, il finit par accepter à contrecœur

son installation à l'Accueil. Il se refusa simplement à fournir les repas du soir.

C'est le proviseur du collège Garibaldi, l'actuel maire d'Aix-les-Bains, qui dénoua la situation : les jeunes pourraient dîner tous les soirs à la cantine de l'établissement et la section put continuer.

Depuis peu, les contacts avec le lycée se sont beaucoup améliorés avec la venue d'un nouveau proviseur, ancien champion de marche athlétique. Le taux de réussite au bac n'a pas baissé, et les élèves qui aiment le sport ont trouvé leur place. De nombreux jeunes de la section d'athlétisme ont trouvé à Clarfond le lieu de vie qui leur permettait d'allier le sport et les études à un bon niveau. Ainsi Thierry Nerbollier et Nicolas Patin ont pu être bacheliers en étant champions de France, le premier en 1 500 mètres, le deuxième en javelot, discipline dont il a battu le record national junior.

D'autres, moins brillants, ont découvert à la ferme des copains, une vie de groupe indispensable pendant l'adolescence, et en moi un confident. C'est le cas de Stéphane qui m'écrit régulièrement.

D'autres enfin ont pu trouver dans ce cadre une structure stable qu'ils n'avaient pas chez eux, ainsi Cyrille Bouvier ! Arrivé en minime, enfant perturbé, se croyant mal aimé, il montrait en même temps le visage d'un champion en herbe. Il nous a tout de suite impressionnés : dès son deuxième 3 000 mètres, il battait le record de France minime ! Chaque année, il a glané un ou plusieurs titres de champion de France en cross ou sur la piste.

Il est un des plus sûrs espoirs de l'athlétisme français. Robert Bogey me racontait récemment encore

l'époustouflante série de 1 000 mètres qu'il a faite à l'entraînement l'an dernier pour devenir champion de France de 5 000 mètres en junior : le premier en 2'46", le deuxième en 2'46", le troisième en 2'45", le quatrième en 2'44", et le cinquième en 2'42", avec seulement deux minutes de récupération entre chaque 1 000 mètres. « C'est vraiment le grand espoir mais il faut que la tête suive les jambes », dit notre entraîneur.

Surdoué du demi-fond, Cyrille a aussi besoin d'un équilibre et d'une stabilité. Je crois que le club d'Aix et l'Accueil les lui ont donnés. S'il fallait justifier l'utilité des sports-études, je citerais avant tout cette phrase d'un professeur qui m'a marqué à jamais : « Bouvier avait le choix entre deux choses : être un marginal ou être champion de France. » Il a choisi la deuxième solution. Plus qu'à ses résultats chronométrés, je mesure la valeur de la section sports-études à l'éducation qu'elle donne et à l'apprentissage social qu'elle favorise.

Quand les sports-études rentrent chez eux le week-end, ce sont alors souvent des groupes religieux qui viennent le dimanche : scouts, aumôneries, mouvements de jeunes. Sans l'Accueil sportif, tout un pan de mon ministère s'écroulerait !

Souvent nous allons jusqu'à la chapelle, située cent mètres au-dessus de la maison. Dans une petite clairière, au cœur des bois, dès mon plus jeune âge je montais pour prier avec ma sœur Nicole, déjà associée à ma vocation.

Sur les restes d'un vieux prieuré du XII<sup>e</sup> siècle, les moines ont laissé là quelques pierres qui donnent le sentiment d'être dans un lieu habité par une mystérieuse présence. Au cours des siècles, cet ensemble a subi les aléas de l'histoire avec des destructions et des

reconstructions. Les archives communales signalent en particulier que le 11 novembre 1607, un certain-François de Sales, évêque de la région, faisait là une visite pastorale à l'occasion de la restauration du toit de l'église abbatiale.

Ce temps de gloire est terminé. Il ne reste que cette petite chapelle qui était le chœur de l'ancienne église aménagée en oratoire. Dans la nef d'autrefois, je célèbre maintenant en plein air des eucharisties. Les jeunes aiment ces messes champêtres qui les saisissent plus que les grandes liturgies officielles. Si leur attention s'envole vers d'autres horizons, un climat les porte presque à leur insu. Que de célébrations vibrantes ai-je vécues ici !

Il m'arrive parfois de rêver que cette petite chapelle redevienne un grand prieuré : le prieuré des jeunes et des sportifs. Ce serait alors une nouvelle page d'histoire qui s'écrirait.

## CHAPITRE VIII

### LE BERGER DE TARENTEISE

Sur la hotte de la cuisine de l'Accueil de Clarafond, une simple photo déjà gondolée par la buée rappelle le passage du plus grand coureur français de ces dernières années : le Savoyard Paul Arpin. Médaille de bronze des championnats du monde de cross à Varsovie en 1987, finaliste des jeux Olympiques de Séoul sur 10 000 mètres, seul Européen à avoir pu s'imposer dans le peloton intouchable des Kenyans et des Éthiopiens, Paul a dominé la course de fond française jusqu'à sa blessure au tendon en 1989. Avec le courage, la patience et la ténacité des montagnards de Tarentaise, il s'est peu à peu refait une santé et entame maintenant une seconde carrière.

Je connais la famille Arpin depuis longtemps. Son frère Olivier a fait deux ans de séminaire à Annecy. C'était un ami discret, profond, travailleur. Il est maintenant directeur du collège de Bourg-Saint-Maurice, réputé pour sa section ski-études. Petit dernier de cette famille de bergers à la vie rude, Paul fut élevé dans une foi paysanne simple et solide, enracinée dans le terroir alpin qu'il aime par-dessus tout. Il a commencé très jeune la course à pied. Habitué à rassembler les chèvres

dispersées sur les pentes raides des montagnes environnantes, il avait une prédisposition naturelle à l'effort dur et long. Dès ses premières compétitions scolaires, il s'est fait remarquer pour ses dons hors du commun par Claude Granier, surnommé Pline l'Ancien, un professeur d'histoire du collège d'Aime passionné de cross-country, formé par l'inévitable Monsieur Pallière. Paul a rapidement gravi les échelons du sport de haut niveau.

Je revois ses premiers entraînements avec nous en stage à Saint-Palais-sur-Mer. Il était encore minime. D'une apparence très frêle, mais animé de la volonté têtue des Tarins, il s'accrochait avec hargne à notre groupe en donnant l'impression de tricoter avec ses jambes.

Sur le parcours qui allait de la colonie des Ajoncs au zoo de la Palmyre, le petit berger savoyard se sentait dépaysé par les longues lignes droites et sableuses, mais il ne voulait pas s'avouer vaincu. Sa ténacité allait vite porter ses fruits.

L'année suivante, il était sacré champion de France minime des 2 000 mètres. Ce titre reste gravé dans ma mémoire. Le hasard me l'a fait fêter solennellement avec l'équipe familiale de Bourg-Saint-Maurice. C'était au début juillet et je faisais un camp avec des adolescents aux Contamines-Montjoie.

Nous avons décidé d'aller jusqu'à l'auberge des Chapieux, en passant par le col du Bonhomme. Les jeunes commençaient à aspirer au repos, après une longue ascension, et je voyais avec soulagement apparaître les toits de lauzes des Chapieux. A mi-chemin, au milieu d'un troupeau de chèvres, un adolescent courait de place en place, je reconnus notre champion en herbe.

Avec un sourire timide, il vint à ma rencontre. « Je fais brouter les chèvres, me dit-il, c'est mon travail d'été. L'auberge des Chapieux est là-bas dans le fond. Elle nous appartient depuis peu. Je t'y emmène. D'ailleurs, tu verras, il y a toute l'équipe de cross avec Claude Granier. Nous allons fêter ce soir ma victoire au championnat de France, tu seras parmi les invités. »

C'est ainsi qu'après avoir été initié à la fabrication des tommes de chèvres racontée par le père, j'ai passé avec la famille Arpin et leurs amis une veillée mémorable autour d'une fondue savoyarde et des spécialités du pays. On ne savait pas encore que Paul allait devenir le meilleur Français de ces dernières années.

Avant cette réputation incontestée, Paul a connu, lui aussi, une dure traversée du désert. C'était en 1983. Sa première grave blessure au tendon d'Achille le gênait beaucoup. Il avait décidé de se faire soigner à Aix tout en recommençant un entraînement raisonné et contrôlé. Le club lui avait trouvé une place d'animateur de quartier. Il avait également accepté d'être le surveillant de l'Accueil, qui recevait ses premiers sports-études. Il logea donc sur place. Les conditions les plus favorables semblaient réunies pour faire « sortir » notre révélation locale. Pourtant, durant cette année, Paul n'en finit pas de lutter avec sa douleur au tendon. Certains jours, c'était le sourire. Les durs entraînements reprenaient, le moral était à la hausse et puis, le lendemain, le mal réapparaissait. Il fallait de nouveau tout arrêter et prendre du repos. À tourner en rond dans la maison, Paul broyait du noir. Je voyais son air triste et abattu, mais je n'osais lui demander ce qui n'allait pas : pourquoi insister ? Tout l'hiver, le meilleur et le pire alternèrent. Au printemps, une amélioration lui permit

de reprendre espoir et de glaner quelques victoires sur 1 500 mètres ou 5 000 mètres.

Puis, à l'automne, ce fut le brouillard total : « J'en ai assez. Il faut que ça passe ou que ça casse. Je retourne à la case départ, dans mon village à Sééz. Au moins là-haut, j'aurai ma famille avec moi et je pourrai aider mon frère à soigner les bêtes. Si la forme ne revient pas, je servirai toujours à quelque chose alors qu'ici je perds mon temps et mon énergie. » Notre espoir, blessé et déçu, s'en retourna au pays.

Que s'est-il passé là-haut pendant ce dur hiver alpin, peu propice a priori à la course à pied ? Le miracle se produisit. L'hiver fini, je découvris sur mon écran de télévision la silhouette de Paul aux avant-postes du championnat de France. Les commentateurs et même Michel Jazy n'en croyaient pas leurs yeux. Cet inconnu parmi les hommes de tête, qui était-ce ? La surprise s'accrut lorsque, à 500 mètres de l'arrivée, le petit berger de Tarentaise lâcha le favori, Jean-Louis Prianon, pour terminer sur les talons de l'intouchable Pierre Levisse. J'aurais été moins heureux si j'avais gagné ce jour-là. Debout devant le poste de télévision, les sports-études et moi-même ne pouvions contenir notre joie et la deuxième place de Paul fut saluée par nos hourras enthousiastes. Les bras levés au ciel, nous fêtions « notre » vainqueur.

J'ai suivi depuis avec la même passion la carrière de Paul. Sur la piste d'Aix le jour des championnats de France d'athlétisme, quand il remporta pour la première fois et devant son public son premier titre sur 5 000 mètres, ce fut le délire : 200 mètres avant la ligne d'arrivée, il plaça une accélération décisive pour lâcher Thierry Pantel et il termina seul. Il offrit là au club une

victoire historique, d'autant que Chantal Beugeant, l'Aixoise, avait remporté le titre sur 400 mètres haies.

Le souvenir le plus fort restera cependant son dernier kilomètre aux championnats du monde de cross à Varsovie. Je croyais rêver. Cette tache claire dans le peloton des Éthiopiens et des Kenyans, c'était lui ! Allait-il tenir jusqu'à la fin pour finir dans les dix premiers et gagner une réputation internationale ? Le miracle eut lieu. Deux Kenyans s'étaient détachés, mais un troisième homme à la longue foulée aérienne accomplissait l'exploit du jour. Éperdu de bonheur, Paul franchissait la ligne d'arrivée les bras levés au ciel, radieux de sa plus grande heure de gloire.

L'entrée dans l'élite internationale ne fut pourtant pas suivie de lendemains qui chantent. Cet amateur-né, ce berger de la montagne, ne savait pas s'adapter aux médias. On attendait des déclarations fracassantes, des petites phrases, des coups de patte à ses ennemis ou des promesses d'exploits phénoménaux. Il n'aimait pas parler de lui. Il ne faisait pas rêver le grand public. Il n'allait jamais réussir à vendre son image dans une société où il faut du spectacle. Il n'a jamais trouvé ses marques dans son rapport avec l'argent et les contraintes qu'il entraîne. C'est pourquoi il a échoué à son examen d'entrée dans le monde du business. Tout ce qu'on lui demandait lui faisait perdre son âme et renier ses origines paysannes et ses convictions de croyant. Paul restera un grand champion mais ne deviendra jamais une vedette, certains le lui reprocheront. Je ne serai pas de ceux-là. Je comprends au fond son vrai problème : fondamentalement, il reste amateur alors qu'on veut faire de lui un professionnel. Il a besoin d'argent pour courir, alors qu'on veut le faire courir pour de l'argent.

Je crois qu'un jour il retournera au pays et n'en repartera plus.

C'est le choix qu'a fait Pierre Liardet, connu dans le milieu sportif sous le nom du « Berger du Ventoux ». Je me revois un soir d'été dans son mas de Provence avec sa femme et ses trois filles. À quelques kilomètres du point culminant du Ventoux, qui a tant fait souffrir les coureurs du Tour de France, notre berger a posé son nid comme un oiseau sauvage. Loin de tout passage, de tout regard indiscret. Dans ce silence d'ermite qu'agrémentement le chant des cigales, je fais une halte près de mon ami et je l'écoute :

« Je suis revenu au pays pour rester en accord avec moi-même. Si j'ai donné le maximum jusqu'à présent pour gagner régulièrement une médaille aux championnats de France de cross, si j'ai porté toutes ces années le maillot tricolore, si j'ai pu réussir le doublé 5 000 mètres-10 000 mètres et remporter deux médailles d'or au National sur piste, c'est parce que j'étais motivé par mon amour de la nature et comme chargé par elle d'un message à transmettre. Ce bouillonnement de vie qui fait germer la semence, grandir les arbres, et jaillir les sources, ce foisonnement de vie, tu le sens en toi quand tu cours. Courir, c'est être branché en prise directe sur la vie, sur l'élan vital qui a fait naître l'univers et qui régit son évolution.

« Toutes mes victoires étaient un hymne à la vie et une manière de crier ce message : "Hors de la nature, pas de salut !" Oui, René, si notre société ne retourne pas vers la nature et si elle ne soigne pas son environnement, elle est perdue. »

Pierre sait de quoi il parle. Là-haut, sur le plateau d'Albion, dans les profondeurs d'un sol qu'on ne laboure plus, l'État a placé l'arme nucléaire.

« La nature est notre maîtresse continue-t-il. Si on ne la respecte pas, elle se venge. Si on sait l'appriivoiser, elle nous comble. Tu as vu autour de chez moi : il n'y a que de la caillasse et des bois. En défrichant, j'arrive à vivre, mais il ne faut pas faire n'importe quoi, il faut labourer d'une certaine manière pour que ça pousse. Dans ce désert de pierres du Ventoux, il faut savoir prendre la nature du bon côté, l'amadouer, pour qu'elle produise ses fruits. Un sportif aussi ne doit pas faire n'importe quoi. Ce n'est pas la science, encore moins les traitements médicaux qui feront les champions, c'est le respect de la nature. Si on sait cultiver son corps comme il faut, on aura des résultats. Tiens, goûte cette eau, elle est précieuse, elle vient du fond de notre unique puits et il faut la boire religieusement. J'apprends à ceux qui passent qu'il ne faut pas la gaspiller. Ici tout est sacré. Tu sais, tous les problèmes actuels du sport, la violence, le dopage, c'est tout du gaspillage, le gaspillage de soi, de la nature. Voilà pourquoi j'ai tout arrêté. Je préfère ne pas avoir de médaille olympique et rester sain. Le haut niveau, c'est vite l'engrenage, surtout si on est poussé et conditionné par des gens intéressés. Dépendre des autres, être leur jouet, être à la merci de produits, dépendre de produits miracles, impensable pour moi. J'aime mieux ma liberté. La nature et la liberté, voilà les deux choses les plus sacrées que le sport a définitivement ancrées en moi. Je fais corps avec elles et elles me portent. Me les enlever, c'est me faire mourir. Je préfère vivre. C'est pour cela que je suis retourné au pays. »

Je lui demande alors ce que pensent de ses théories tous les membres de l'équipe de France : « Ils se prennent trop au sérieux surtout depuis qu'ils ont gagné la

médaille d'or par équipe au championnat du monde. Ils ne parlent que d'entraînement, de résistance, d'endurance, de fractionné, de *fart-lek*, d'intervalle-training, de chronomètre, de VO2, de stretching, quand ce n'est pas de l'argent gagné dans les courses sur route, des primes olympiques, des prises en charge par les sponsors.

« Les courses sur route auraient pu sauver le sport et la société en donnant à tous le goût de la vraie fête, celle de l'effort gratuit pratiqué ensemble. En réalité, elles ont amené les salaires exorbitants, les dessous de table. Les amateurs comme nous, c'est fini ! Ou alors dans les courses de kermesse... C'est son âme, sa pureté, qu'il faut redonner au sport, pas de l'argent !... »

« Dans l'équipe de France, j'étais quand même avec des gars sympas. Tu sais ce qu'on a fait à l'entraînement en stage national avec Jean-Paul Villain ? Quand l'idée nous venait, on s'arrêtait en pleine course, on montait sur un arbre comme les chats, ou même on allait déterrer les taupes comme les blaireaux. Ça ne l'a pas empêché d'être champion d'Europe de 3 000 mètres steeple. Voilà la vérité : faire corps avec la nature comme les animaux et vivre en harmonie avec elle. Retrouver l'instinct, voilà la liberté. »

Pierre était déjà ainsi lorsqu'il vivait à Aix avec nous. Il n'avait pas de plan d'entraînement, mais suivait son inspiration, l'intuition de sa liberté ou les appels de la nature. Quand il était fatigué, il faisait l'impasse sur les dures séances. Il s'allongeait alors sous un arbre du golf, pour rêver. Il songeait, nostalgique, à son lointain Ventoux. En revanche, il était capable de séances surhumaines. Son père m'a raconté qu'en plein midi, il lui arrivait d'effectuer plus de deux heures d'entraînement, sous le soleil torride pour

s'habituer à la souffrance. Je l'ai vu moi-même repartir pour une heure et demie d'entraînement intensif avec l'équipe du club alors qu'il terminait déjà une heure et demie d'accélération sévères sur quinze kilomètres de parcours vallonné. Ainsi accumulait-il trois heures de course à la suite... pour ne rien faire le lendemain, ou se donner plus, si la nature l'y invitait.

Mes amis me font partager la soupe au gruau : les herbes de Provence lui donnent toute sa saveur. Sur la cheminée de la cuisine, quelques coupes gagnées à travers la France, mais pas de culte de la personnalité. Des pots de miel et de confiture, des flacons d'essence de lavande ont remplacé les trophées : tout ici évoque la nature, les immenses étendues encore préservées de ce coin de Provence.

J'écoute Pierre se confier. Peu à peu je découvre l'âme de ce pur amateur. Pierre s'est peut-être trompé en arrêtant trop vite en pleine ascension, mais il ne s'est pas renié et le bonheur l'habite à défaut de la gloire. C'est pourquoi il sourit : « Je suis heureux ici, autant qu'un moine dans un monastère. Tu as vu tout à l'heure, un peu plus haut que le hameau des Michouilles, les ruines de l'ancien prieuré du Moyen Âge. Les moines vivaient ici sans avoir besoin d'être reconnus. On ne parle plus de moi, je suis un moine à ma façon. Je défriche, je prie aussi parfois, en tout cas je vis. Mon seul regret, c'est de n'avoir pas su faire passer le message de la nature et de la liberté que je voulais transmettre. Je croyais qu'en gagnant des titres, j'allais avoir une tribune pour prêcher. La société voulait du spectacle et non un message, tant pis pour elle ! Vous les curés, vous pouvez encore transmettre un idéal, des

gens vous écoutent. Redis ce que je te dis à tous ceux que tu peux rencontrer. Dis qu'il faut renverser la société comme on renverse la terre labourée, en la retournant vers le soleil. Dis qu'il faut que les hommes redécouvrent la nature pour se laisser guider et sauver par elle. Dis que le sport ne doit pas être le reflet de la société et de ses maux, mais le ferment de son renouveau et le moteur de son renouvellement. »

## CHAPITRE.IX

### L'ENTRAÎNEMENT AU QUOTIDIEN

Je suis devenu, en 1987, curé de la paroisse Notre-Dame d'Aix-les-Bains, une paroisse où la pratique religieuse est encore importante. La présence de nombreux curistes grossit nos assemblées, riches de quelque trois mille personnes par semaine. Depuis six ans, je suis responsable diocésain des vocations et depuis deux ans vicaire épiscopal de la zone pastorale d'Aix-Albens-Chautagne-Bauges. Mon temps ne m'appartient plus. Mes footings quotidiens se réduisent à cinq ou dix kilomètres, simple course de santé pour me maintenir en forme. J'applique donc maintenant mes théories sur le sport : tout faire pour atteindre ses limites et une fois qu'elles sont atteintes, redonner à la vie ce que le sport a permis de vivre. J'investis l'énergie accumulée par des milliers de kilomètres d'efforts, de souffrance et de plaisir pour vivre plus. La pratique intense du sport pendant de longues années m'a habitué à travailler dur et m'a forgé une santé, une endurance, une résistance que je m'efforce d'utiliser le mieux possible.

À l'âge des responsabilités, il faut me donner avec la même énergie que celle de mes compétitions encore récentes. Je cours donc, de l'aumônerie au service des

vocations, de la paroisse à la zone pastorale qui s'étend du lac du Bourget au massif des Bauges. Chaque vendredi matin, je participe au conseil diocésain autour des deux évêques, les Pères Feidt et Perrier. En voyant avec eux l'ensemble des problèmes des trois diocèses de la Savoie, je relativise les miens et m'ouvre aux horizons d'une Église plus vaste que mon secteur. Comme l'apôtre Paul, « je mène donc à bonne fin ma course... en faisant tout pour que ma course et ma peine ne soient pas vaines... ».

Ma mentalité sportive me pousse, en effet, à être efficace, même si l'Évangile recommande d'être « un serviteur inutile ». Je mets tout en œuvre pour avoir des résultats, même s'ils ne sont pas toujours visibles immédiatement !

Je ne peux pas me résigner à la fausse humilité chrétienne et à la fausse pauvreté qui conduisent à la passivité, alors que les églises se désertent et que les jeunes la fuient. L'Évangile ne nous pousse-t-il pas à faire fructifier nos talents ?

Moteur efficace de ma vie de prêtre, le sport m'habite et fait corps avec moi. Il me stimulera toujours, même si la compétition n'est plus l'aiguillon. Il a créé en moi un besoin, une seconde nature.

J'ai appris deux choses grâce à l'entraînement : la patience et la persévérance. Dans une paroisse, les tâches répétitives ne manquent pas. Et pourtant, chacune d'entre elles exige la même conviction. Il m'est arrivé de célébrer six messes le dimanche, suivies de deux ou trois baptêmes. Si ma motivation reste intacte, c'est un peu au sport que je la dois. Ma foi n'a jamais été remise en cause, mais pour créer un climat propice à la prière dans certaines assemblées, il faut être en forme.

Cette seconde nature sportive, je la retrouve aussi dans le besoin physique et psychologique d'aller jusqu'au bout de mes forces, pour être en paix avec moi-même. Le soir, quand je relis ma vie pour mieux prier, je ne me demande pas : « Qu'ai-je réussi ? » mais : « Me suis-je donné assez ? »

Si la mission de prêtre de paroisse est une lourde tâche, elle peut réserver d'agréables surprises. Ainsi un jour de novembre 1986, on sonne à deux reprises à la porte du presbytère. Je laisse les dossiers empilés sur mon bureau et je vois sur le seuil un homme d'une trentaine d'années.

« Monsieur le Curé, explique le jeune homme, les cheveux bouclés, l'accent légèrement britannique, je viens vous proposer un projet pour votre église. »

Des concerts à l'église Notre-Dame d'Aix sont régulièrement programmés, trop peut-être. Pendant toute la saison, l'affluence des curistes et des touristes suscite l'engouement des orchestres et des chorales. Et, rôle auquel je n'étais guère préparé, il faut choisir entre de multiples propositions.

Sans conviction et par politesse, je lui propose de venir discuter : « Entrez dans mon bureau, nous allons parler un peu... »

Pourtant je suis intrigué. Il me semble avoir déjà vu ce visage. Peut-être à la télévision ?

« Je m'appelle Mickaël Jones, me dit-il, je suis le guitariste de Jean-Jacques Goldman. Je voudrais tourner un clip. J'ai besoin d'une église comme celle de Notre-Dame, haute, spacieuse, avec beaucoup de profondeur et de lumière pour les prises de vue. C'est là que je veux tourner. C'est vraiment ce dont j'ai besoin. Mais ce n'est pas tout. Mes amis à Aix m'ont parlé de

vous et de ce que vous faites auprès des jeunes de l'aumônerie : les débats sur des thèmes qui les concernent, les sorties, les camps en montagne ou même, m'a-t-on dit, des soirées où ils chantent, font des sketches et dansent. »

Si je suis réconforté d'entendre que l'aumônerie a une image positive aux regards d'un artiste représentatif de la culture des jeunes, je ne vois toujours pas le lien entre l'église et Mickaël.

« Quand j'étais adolescent, poursuit-il, j'allais dans une aumônerie avec un prêtre nommé Father Earl. Il ne se contentait pas de nous enseigner le catéchisme. Il nous réunissait après les séances pour des veillées, des soirées entre copains. C'est là que j'ai appris à jouer de la guitare. D'ailleurs j'étais trop pauvre pour m'en acheter une. Je rêvais pourtant en regardant les Beatles de pouvoir m'éclater comme eux sur un instrument à moi, que j'aurais aimé et bichonné. C'est Father Earl qui m'a acheté ma première guitare avec son argent. Le plus beau cadeau de ma vie ! Alors je tiens absolument à faire mon clip en son honneur dans votre église. Comme vous semblez correspondre à ce qu'il était pour moi, j'aimerais faire jouer son personnage par un prêtre qui lui ressemble. Accepteriez-vous d'interpréter son rôle ? »

Je ne me vois guère en acteur de clip vidéo, moi qui ai tendance à condamner le vedettariat dans le sport. Devant son insistance souriante et l'authenticité de ses propos, je ne peux que répondre : « Vous savez, je suis complètement néophyte en la matière. Je ne sais pas si je serai à la hauteur.

« N'ayez pas peur ! s'empresse d'ajouter Mickaël. Ce ne sera pas compliqué. Mon clip n'est pas un film,

il durera cinq minutes, le temps de ma chanson, et on vous guidera. Si ça ne va pas, vous le direz... ou on vous le dira simplement. »

Ainsi, pendant une dizaine de jours, j'ai « fait l'acteur », guidé par une vedette du show-business et son équipe. J'ai découvert le métier de ces gens qu'on croit légers et qui sont le sérieux même dans leur travail. Il m'a fallu par exemple recommencer vingt fois la montée des escaliers de l'église au pas de course, et presque toute une matinée de tournage... pour quinze secondes de film ! La précision, la rigueur ne sont pas l'apanage des champions, mais je ne pensais pas trouver un tel professionnalisme dans un milieu réputé pour son dilettantisme.

Quant à Mickaël Jones, il est devenu un ami ; le succès ne l'a pas grisé : il a accepté à plusieurs reprises de venir témoigner de ses convictions auprès des jeunes.

La chanson « Father Earl » était le portrait vivant de tout aumônier de jeunes. Le refrain répétait régulièrement :

*Un homme de foi tout simplement ;  
pour nous il sacrifiait sa vie et son argent ;  
un homme de foi tout simplement,  
mais un ami éternellement.*

Mickaël Jones chante parfaitement tous ces jeunes prêtres qui consacrent leurs plus belles années, leurs forces, leur argent, leur santé, leur vie pour les adolescents.

Le clip est passé plusieurs fois à la télévision. Il a été projeté sur grand écran dans les concerts de Jean-Jacques Goldman, mais il n'a pas eu le succès escompté.

Il aurait pu mettre en valeur un autre type de prêtre que ceux que les journalistes privilégient. Pourquoi ne parle-t-on jamais des prêtres qui œuvrent au quotidien dans leurs paroisses ? Sylvie, une des anciennes de l'aumônerie, travaille dans la publicité. Quand elle m'entend me plaindre de la sorte, elle me dit :

« L'Église ne sait pas soigner sa communication ! Certains termes devraient disparaître de son dictionnaire ! Le mot paroisse est ringard, la messe... Les jeunes veulent de la vie et du rythme. Il faut voir le film *La vie est un long fleuve tranquille* pour comprendre l'image vieillotte que le public a de cette institution. »

J'ai vu le film et je me sens peu de point commun avec le prêtre caricaturé par Patrick Bouchitey. Supprimer la messe et la paroisse relève pour moi du contre-sens : c'est là que les chrétiens, sans distinction d'âge, de milieu social, d'idéologies, peuvent se retrouver, communiquer, se reconnaître et écouter un même message, l'Évangile.

Aller vers les hommes pour partager leur vie quotidienne sera toujours ma passion. C'était déjà la raison missionnaire de ma pratique sportive. Paysan d'un sol dur à cultiver, sportif dans l'arène de la compétition, j'ai toujours voulu être aussi un prêtre près de la réalité. Mon ministère actuel de curé et de vicaire épiscopal m'éloigne malheureusement de la base. Je travaille avec les responsables des mouvements d'Église qui sont, eux, en prise directe avec le monde des croyants. La pénurie de prêtres l'exige, mais il est vital pour eux de ne pas perdre de vue l'essentiel : le souci des autres dans leurs tâches journalières.

Longtemps je n'ai admiré que mes amis du club et leurs performances. Pourtant autour de moi, ailleurs

que dans le monde sportif, la combativité était présente. Je ne savais pas la voir. Il m'a fallu des années, et sans doute l'arrêt des compétitions pour découvrir ce qui se vivait ailleurs. Combien d'exploits cachés, chez ces personnes qui doivent concilier vie familiale et engagement exigeant ! Que d'abnégation pour accueillir les plus défavorisés, soutenir un mouvement, être disponible dans une société qui prône le bien-être individuel et les loisirs.

Le contact direct avec ceux qui viennent me voir à l'occasion d'un mariage, une sépulture, un baptême est précieux. Il me permet de vivre autrement les deux dimensions extrêmes du sport : la compétition, l'affrontement avec le concret d'une vie souvent rebelle, et la communion avec des êtres qui sont devenus mes amis. Monsieur Pallière disait souvent :

« Je ne saurai jamais si c'est le sport qui m'a appris à être un résistant ou si c'est le résistant qui m'a appris à être sportif. Toujours est-il que les deux réunis font voir la vie tout autrement. »

Voir la vie autrement, tout un programme ! Les membres de mon club ont développé presque inconsciemment en eux cette philosophie non conformiste. « Ce sont tous des cas », dirait plus prosaïquement Robert Bogey. Les réceptions officielles, au cours des remises de médailles, prennent l'allure d'un supplice. Le port de la cravate atteint les sommets de l'insupportable. C'est, j'en conviens, une attitude peu sociable. Après les championnats de France qui avaient eu lieu à Aix-les-Bains, nous avons été prévenus que la cérémonie de clôture serait très protocolaire et qu'il fallait se présenter en tenue correcte. Est-ce pour cela que certains vinrent en short ? Comment ne pas avoir une

certaine tendresse pour ces personnages authentiques, issus tout droit de l'univers de Brassens ?

Je pense souvent à eux quand je vois qu'on juge aujourd'hui la valeur de quelqu'un à son « look », quand j'entends ces croyants qui réclament un retour aux tenues officielles et au cérémonial pompeux.

Un autre grand moment de mon ministère reste probablement le samedi 25 mars 1990. Ce jour-là, l'église Notre-Dame d'Aix s'est remplie d'un public nombreux mais différent de l'assistance ordinaire. Certes, les paroissiens fidèles, les responsables des mouvements chrétiens de la ville et la communauté des jeunes de l'aumônerie ont fait bloc pour cette occasion unique. Mais à ce millier de participants s'ajoutent des inconnus venus de toute la France et même du monde entier.

Le championnat mondial de cross vient de s'achever sur l'hippodrome de la ville, salué par plus de trente mille spectateurs et retransmis par la télévision à un milliard de téléspectateurs. Ce rendez-vous international de soixante-sept nations a vu briller l'Américaine Jennings chez les femmes, et chez les hommes le Marocain Skah qui a arraché au sprint la première place à toute l'armée kenyane, pourtant donnée favorite avec son leader Ngugi ! Cette compétition au plus haut niveau couronnait une semaine qui avait animé la ville de manière tout à fait inhabituelle. Les trottoirs où grouillaient plus de deux mille athlètes, c'était une autre image d'Aix-les-Bains. Notre cité thermale se mettait à rêver d'une clientèle renouvelée. Les responsables locaux prenaient conscience d'une autre vocation possible pour notre belle région aixoise au cœur de la Savoie olympique.

Quant à moi, je connaissais depuis longtemps ma vocation. Ce jour-là, il me fallait la mettre en pratique !

Mon objectif n'était pas la compétition, mais je me devais de remplir mon rôle de prêtre en cette occasion exceptionnelle. Pouvais-je rêver mieux ? Célébrer la messe officielle d'un mondial de cross sur ma propre paroisse et sur le terrain d'entraînement où j'avais mille fois bâti la théologie d'un Dieu à visage sportif ! Avec une équipe de laïcs, nous avons bien préparé la célébration. Trois mille tracts avaient été distribués dans tous les hôtels : ils annonçaient le thème de la messe en plusieurs langues et en guise d'illustration, une coupe sportive et un calice symbolisaient ces deux passions unies en un même élan de communion universelle.

Une foule innombrable se pressait à Notre-Dame, même si certains athlètes n'avaient pas pu être présents : l'horaire de la réception officielle concurrençait le nôtre... L'Italie, l'Espagne, le Sénégal, la Pologne étaient représentés en nombre. Je reconnaissais certains athlètes qui étaient venus prier à Notre-Dame les jours précédents. En eux, le sport et la foi ne faisaient qu'un, et cette grand-messe du sport était leur fête. Les célébrations religieuses les plus fortes se greffent toujours sur un événement humain important. Ces championnats du monde furent pour moi l'occasion d'affirmer que la compétition ne peut être qu'au service de l'homme. Son véritable but est la communion désirée par Dieu. Les paroles de la consécration : « Ceci est mon corps livré pour vous » s'éclaircissent d'une lumière nouvelle : elles invitent l'athlète à donner le meilleur de soi-même à travers son propre corps.

Et la coupe de vin de l'eucharistie ne célèbre pas la victoire sportive mais celle de l'amour vainqueur, celle de la seule victoire qui rassemble en elle et éclaire toutes les autres.

## CHAPITRE X

### LA SECONDE JEUNESSE DU VÉTÉRAN

Ma dernière grande compétition officielle date de 1989, au championnat de France d'Angers. L'âge était là et je concourais parmi les vétérans. Tandis que Tijou et Borowski se battaient pour la première place, je réussis à me maintenir dans les quinze premiers. Je terminai finalement heureux d'une honorable quatorzième place. Je n'insisterai pas sur cette course : quand l'âge des performances est passé, le silence s'impose. J'ai vu certains vétérans, à la fin d'une course, furieux au point d'en venir aux mains pour une place contestée. Cette attitude contredit la nature du sport. La compétition n'est pas un absolu en soi. Mais surtout, à partir du moment où les limites sont atteintes, pourquoi s'acharner à jouer aux champions ? Ne tombe-t-on pas dans le piège de la vanité ? S'il est bon de s'entraîner pour garder la forme pourquoi s'enorgueillir de victoires qui ne veulent plus rien dire ? La vanité des vétérans fous de classements, de médailles, de gloriole cache peut-être une autre faille plus grande : la peur de vieillir et la peur de mourir.

À l'issue d'une course en Avignon où nous avons fait deux fois le tour des célèbres remparts, triompha

un certain Aouita, le plus grand coureur de fond de ces dernières années. Claude Granier, en penseur lucide formé à l'école de Robert, cherchait toujours à élever les débats lors de nos déplacements. Il avait lancé cette parole : « Courir, c'est apprendre à mourir. »

Courir c'est en effet apprendre à dépasser ses limites, mais aussi apprendre à les reconnaître et à les accepter quand elles deviennent infranchissables. À partir d'un certain âge on se voile parfois la face. Pourquoi ne pas poser au contraire le vrai problème du vieillissement et de la mort ? Les limites physiques invitent à un dépassement d'un autre ordre. Je pense souvent à ce que disait saint Paul : « J'ai combattu jusqu'au bout le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. » C'était à la fin de sa vie, il voulait nous inviter à ne pas nous tromper de chemin.

L'âge est venu pour croire à une autre course : celle de la foi. C'est la seule compétition où l'enjeu est capital puisqu'il s'agit du sens de la vie.

Je suis maintenant un prêtre parmi tant d'autres qui, à la suite de l'apôtre, invite les hommes à ne pas se tromper de course.

Robert Bogey est l'exemple de ces vétérans qui ont su se reconvertir en devenant entraîneurs. Il s'est rendu disponible et utile pour les générations montantes. Pourtant, quelle carrière ! Plusieurs fois champion de France de cross, de 5 000 mètres, de 10 000 mètres, il aime raconter avec humour et emphase comment il est allé battre les meilleurs du monde sur leur propre terrain, les Brésiliens à São Paulo, l'Anglais Tulloh à Londres, et surtout le Russe Boloknikov à Moscou, où, ce soir-là, il fit « pleurer la Russie entière dans ses chaumières » !

Plus que ses résultats, j'ai admiré en Robert sa passion de la vie, son enthousiasme communicatif, son désir de transmettre aux autres sa flamme, son amitié simple au service du club, toutes ces qualités qui définissent le champion. Avec Robert, j'ai connu le temps des champions qui ne gardaient rien pour eux. Transmettre son expérience aux autres, c'est cela la vérité du sport. Une manière d'être et de donner.

Pour nous entraîner, Robert ne nous prodiguait pas seulement des conseils techniques, il professait une philosophie émaillée de citations célèbres, pas toujours exactes, mais toujours efficaces. Il était animé d'une véritable foi sportive qui a enrichi ma foi chrétienne. Il a été pour moi en quelque sorte sur le plan humain ce que François de Sales a été sur le plan spirituel : l'image vivante de ce que je cherchais à être.

Je me rappelle à ce sujet le championnat interrégional de cross en 1979 à Gap. Cette compétition restera pour moi le plus terrible calvaire que j'ai subi, un véritable enfer de froid et de glace.

En plein mois de février, par moins dix degrés, nous avons couru sur un plateau enneigé et gelé que les bulldozers avaient dû défoncer pour frayer le passage des courses. La piste était bordée d'un mètre de neige, couverte de boue et défoncée par des trous d'eau glacée. Il était inhumain de patauger dans ce borborygme pendant onze kilomètres. À un instant précis, j'ai même eu l'impression de ne plus exister, de plonger dans un grand vide, j'étais comme momifié.

À l'arrivée, aucun abri n'avait été prévu, sinon quelques tentes militaires ouvertes aux quatre vents. Tous les coureurs, épuisés, se réchauffaient en se lavant avec des poignées de neige. Pourtant, personne

ne se plaignait. Chacun racontait sa course mètre par mètre, disant sa joie ou sa déception.

Ce n'était pas la fête exubérante, mais le bonheur d'avoir osé ensemble.

Et la fin de cette journée mémorable me procura une autre joie encore plus inattendue : dans le car qui nous ramenait à Aix, je trouvai, entre les mains de Robert Bogey, l'histoire de saint François de Sales, écrite par l'abbé Ravier. Cette image restera à jamais pour moi le trait d'union symbolique entre ma foi chrétienne et ma foi sportive, entre le chevalier de Dieu et le champion qui m'ont toujours fasciné.

À la fin de sa trop courte carrière, il aurait pu s'enfermer dans ses souvenirs, partir les monnayer ailleurs.

Des solides attaches à la terre — ah ! la fidélité du paysan et l'envie de transmettre son expérience à d'autres — l'en ont dissuadé. Encore aujourd'hui, inlassablement, il suit la carrière de beaucoup de jeunes espoirs. Il les entraîne avec le même enthousiasme mordant et ironique.

Avec lui, j'ai appris que ce sont les jeunes qui gagnent et annoncent l'avenir.

Je ne suis pas de ceux qui s'acharnent à donner comme seule référence les personnes d'un certain âge parce qu'elles ont la sagesse et l'expérience. Si l'on veut construire une société et une Église qui avancent, il faut associer les jeunes aux prises de décision. Bogey s'est fixé comme objectif le renouvellement des athlètes dans son club. J'ai le même but mais au sein de l'Église avec des futurs prêtres. Je suis chargé sur le département d'éveiller et d'encourager les vocations :

tâche difficile dont j'ai fait ma priorité. Tant que les jeunes prêtres ne seront pas plus nombreux, toutes les réformes seront inutiles : l'avenir se construira sur du sable.

J'ai la conviction qu'à l'instar des « locomotives » dans un grand club sportif, des prêtres champions, des entraîneurs spirituels sont nécessaires à l'Église. Une existence consacrée au service de Dieu est le signe manifeste que la foi peut combler totalement l'âme, le cœur et le corps d'un homme et d'une femme touchés par la grâce.

Depuis que les évêques intensifient leurs efforts pour les vocations, une trentaine de jeunes ont pris contact avec nous. Cinq ou six par an se sont accrochés. Certains ont mûri leur projet au point d'entrer au séminaire ou dans une congrégation religieuse. Ainsi Christian, Alain, Stéphane, Éric, Joëlle, Frédérique...

Robert Bogey me confiait sa satisfaction de voir les résultats de Cyrille Bouvier devenu champion de France minime. Mes plus grandes joies, je les dois maintenant à ces jeunes qui décident de se consacrer à Dieu. Leur enthousiasme et leur rayonnement donnent une seconde jeunesse au vétérán que je suis devenu.

Tous les jours je continue à m'entraîner. Je cours sur l'hippodrome ou sur le golf. Souvent, je rejoins Clarafond. Je pars par le chemin de la Carnalaz où, autrefois, je ne voyais qu'une grange avant de rejoindre le village de Sérargès. Aujourd'hui, la route goudronnée est bordée de chalets et de villas. Quelle évolution pour cette région qui n'est plus celle des paysans ! J'arrive avec émotion vers la longue ferme de mon oncle Louis, où chaque dimanche nous venions voir notre grand-mère.

Par le chemin de Revert qui nous conduisait aux vêpres dominicales, je me laisse porter jusqu'à l'église de Méry.

Transformant ce pèlerinage religieux d'autrefois en pèlerinage sportif quotidien, je laisse remonter en moi au fil de mes pas tout ce que je vis là-bas, dans cette ville d'Aix que j'aperçois du sommet de cette butte. J'imagine au loin le stade où mes amis s'entraînent. À leurs côtés, j'ai connu la compétition qui m'a appris à aimer sans complaisance ; à cause d'eux j'ai vécu le dépassement, l'effort perpétuel pour aller plus loin que ses limites connues ; comme eux j'ai découvert la sensation d'une sorte d'état de grâce, proche de l'expérience mystique ; et avec eux j'ai partagé la vraie communion fraternelle, moment d'émotion collective où l'on célèbre ce qu'il y a de meilleur en l'homme : son élévation vers l'infini.

Cette expérience sert maintenant une autre cause et un autre combat. Je sais combien il est difficile d'unir les différences sociales, culturelles et spirituelles. Ces obstacles auxquels je me heurte chaque jour apparaissent aplanis lorsque je les regarde aujourd'hui. Ce parcours me redonne souffle et énergie. Apaisé, je remonte la route qui surplombe les marais de Montagny et j'attaque peu à peu le faux plat qui part de l'ancienne fruitière de Méry pour arriver au chef-lieu de Bardot.

D'un coup d'œil, je salue, cinquante mètres plus bas, l'école et l'église de ma vocation, et je continue ma course. Sur cette terre, mes pas résonnent de tant de souvenirs, mon père qui ramassait les foin, les jeux que je partageais avec Nicole et Jean-Louis.

Longeant le vignoble de la Mandrellière, je regarde

si le piochage a été efficace. Je remonte par la Charitine et aboutis au cœur de Clarafond près du lavoir et du four à pain. Le parcours est terminé, je suis heureux.

J'ai retrouvé mes racines et le souffle d'un nouveau départ. Avant de redescendre à Aix pour travailler, je me dirige vers la maison familiale. Je rentre dans notre ferme, ma mère épluche quelques légumes. Elle m'aperçoit en tenue de sport et je la vois hausser les épaules. Je l'entends murmurer : « Il n'a donc rien de mieux à faire, ce n'est pourtant pas le travail qui manque ! »

## TABLE DES MATIÈRES

Chapitre 1 : La voix des maîtres .....	7
Chapitre 2 : La trace du blaireau .....	15
Chapitre 3 : La montée du Semnoz .....	25
Chapitre 4 : Dans la mêlée .....	35
Chapitre 5 : Le pèlerinage de Saint-Élisée .....	51
Chapitre 6 : La course de ma vie .....	59
Chapitre 7 : L'histoire d'un trait d'union .....	64
Chapitre 8 : Le berger de Tarentaise .....	81
Chapitre 9 : L'entraînement au quotidien .....	91
Chapitre 10 : La seconde jeunesse du vétéran .....	101